

253
✓ M. 130178

OK

171

1771

1771



1771

1771

233



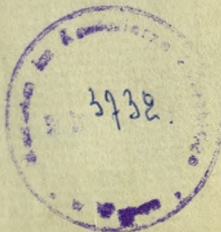
OEUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON.

TOME TROISIEME.

00372



W. E. R.

1844

1844

1844

1844

1844

1844

OEUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON.

M177

TOME TROISIEME.



Ex libris souv.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

1782

133854



CONTES.

CONTE ÉPIGRAMMATIQUE.

CHEZ un Seigneur un Moine étant ,
Le Diable s'offrit à sa vue ,
Et dit : Je t'étrangle à l'instant ,
Ou tu feras l'un des trois : tue ,
Fornique ou t'enivre ; opte. Il but.
En buvant , Madame lui plut.
Le Mari , qui faisoit un somme ,
S'éveille , & voit le Couple en rut ,
Veut l'enfiler : mais le saint homme
Prend un chenet , frappe & l'assomme.
C'est où l'attendoit Beizébut.

R O S I N E ,

O U

TOUT VIENT A POINT QUI PEUT
ATTENDRE.

CHACUN trouve à la fin son compte.
Gens mécontents de votre état ,
Patientez. C'est de ce Conte
La morale & le résultat.
Tome III.

Rosine à peine avoit quinze ans.
Peignons d'un trait ses agrémens :
Le moindre de tous étoit l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les Romans.
Rosine, en un mot , étoit belle ,
Belle à mériter mille Amans :
Pas un pourtant n'approchoit d'elle.

Son pere vivoit en dévot ,
Et sa mere étoit une prude :
Couple aussi rigoureux que sot ,
Aussi ridicule que rude.
Nuit & jour , en inquiétude ,
Et l'œil ouvert sur le Tendon :
Crainte de quelque tour fripon.
Que se reprochoit leur sagesse ;
Et qui , dans leur tems de foiblesse
Avoit hâté leur union.
Il n'est Argus pires , dit-on ,
Que les Argus de cette espece.
Mais il n'en est ni plus ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
ROSINE prit garde à ses charmes ,
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la Fillette ,
Couva bientôt certains desirs ,
Sources de maints profonds soupirs ,
Qui le soulevoient en cachette.

Et quand sur-tout ces déplaisirs ?
Sans faute , aux heures de toilette.

Hélas ! disoit-elle souvent ,
Quand sa parure étoit complete ,
Et qu'elle se miroit seulette ,
Je jette bien ma poudre au vent !
Quoi donc ! J'aurai toute ma vie ,
Pour tous jeux , pour tout entretien ,
J'aurai pour toute compagnie ,
Mon oiseau , ma chatte & mon chien ?
Avec le monde , qui m'oublie ,
Tout commerce m'est interdit ?
Et pour qui me suis-je embellie ?
C'est bien me parer à crédit !
Me parer est grande folie !
Que m'importe d'être jolie ,
Si mon miroir seul me le dit ?
Veut-on me laisser mourir fille ?
Si je puis , il n'en sera rien ;
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah , qu'une mere de famille
A de beaux droits qui m'iroient bien !
Droit d'être coquette , ou béguine ,
D'être précieuse ou badine ,
D'agacer un cercle flatteur ,
Ou de passer , à la sourdine ,
Le tems avec un Directeur ;
Droit , selon l'une ou l'autre humeur ,
De porter l'or , ou l'étamine ;
Droit d'oser tout sous la courtine :
De faire la paix , ou le bruit ;
D'être caressante la nuit ,
Et le jour de faire la mine :
Droit , s'il arrivoit un malheur ,

De convoler en tout honneur ;
Tant d'autres droits que j'imagine ,
Droits si bien dûs à nos appas ,
Dont la jouissance est si belle !
Puissance maritale , hélas !
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle ?
Le Ciel prit au mot la Pucelle.
Le pere avoit un vieux château
Au bord de la mer infidelle.
Un jour , que , sur une nacelle ,
La Belle s'égayoit sur l'eau ,
Une bourasque , un vent de terre
Fait faire largue à son bateau.
A point nommé , passe un Corsaire ,
Qui la ramasse en son vaisseau ,
Cingle en Afrique , & , sur la plage ,
Met sa belle proie à l'encan.

Un beau jeune Mahométan ,
(Nommons Osmin le personnage)
La convoite , & paie au Forban ,
Tout ce qu'on veut , & davantage.
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à la somme ,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme ,
Rosine en eut à sa maman.

Or , déjà le Turc , à son dam ,
Avait vingt-neuf femmes ; en somme ,
En avoir trente étoit son plan ;
Et cela , grace à l'Alcoran ,

Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan ,
Gens indévots , & qu'on m'assomme ,
Si , demain , je n'ai le turban.

Ainsi payée en belle espee ,
L'ouaille fut mise au bercail ,
Non , sans quelques mots de tendresse :
Puis , & laissant tout long détail ,
ROSINE entra dans le sérail ,
Moins en Esclave qu'en Princesse.

Pendant le jour tout fut des mieux.
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais , à la fin de la journée ,
Voici la chance bien tournée.
Dans un spacieux promenoir ,
Elle troisième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée ,
Quand , face-à-face , par un Noir ,
Ces Anges rangés sur deux lignes ,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivaux , toutes dignes ,
Comme elle , de n'en point avoir.
Le fier Osmin , à pas tranquilles ,
Grave , comme un Consul Romain ,
Et toutefois d'un air humain ,
Se promenant entre les deux files :
Lève un menton , découvre un sein ,
L'admire à son aise , examine
Le lis , la neige , & le jasmin ,
Du demi-globe que termine ,

Un petit bouton de carmin ;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine ,
En fait autant à son germain ;
Puis de Belle en Belle chemine ,
Et devant qu'il se détermine ,
Refait trente fois le chemin.
Cependant , des fines femelles ,
Pour fixer les faveurs d'Osmin ,
C'est à qui jouera des prunelles ;
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entre elles ,
Remet le reste au lendemain ;
Et ROSINE étoit de ce reste.
Nouvel état , en vérité ,
Pour peu qu'il dure , plus funeste ,
Que le premier qu'elle a quitté !
» Mais c'est un choix peu médité :
» L'injustice est trop manifeste :
» Demain j'aurai la primauté.
Des femmes , en fait de Beauté ,
Tout monologue est peu modeste.

D'un second choix moins indigeste
Espérance endort vanité ;
Le tiers jour , pas plus d'équité.
Soit guignon , soit mauvais manège ,
Soit tous les deux : que vous dirai-je ?
Elle en est au vingtième jour ,
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes :
» Quel est donc l'étrange séjour ,

» Où j'étais aux yeux tous mes charmes ,
» Sans pouvoir inspirer d'amour ?
» Ah ! disoit la Belle éplorée ,
» Que mon cœur s'étoit bien mépris !
» Hélas ! si j'étois ignorée ,
» Du moins j'ignorois les mépris !
» Être vingt fois déshonorée !

» O l'indigne , & l'affreux destin !
» M'a-t-il un moment désirée ,
» Le tyran ! de quel air hautain ,
» Il se présente à notre vue !
» Ce coup-d'œil errant , incertain ,
» De quelque attrait qu'on soit pourvue ,
» Ce geste presque du dédain ,
» Porteur de l'arrêt qui me tue ,
» En m'exposant au ris malin
» De celle dont il s'infatue !
» Quel empire absolu sur nous !
» Comme sous lui tout s'humilie !
» Quelles rivales ! quel époux !
» Mais que leur nombre multiplie ;
» Qu'elles triomphent , qu'il m'oublie ,
» Et que , tandis que je le fuis ,
» Aux pieds du monstre prosternées ,
» Les lâches passent les journées
» A briguer de honteuses nuits ;
» Pour nous songeons mieux qui nous som-

mes ;

» Relevons un rang avili ;
» Méritons un Sexe , embelli
» Pour commander à tous les hommes,

» Fuyons de ces barbares lieux
 » Où la Beauté n'a point d'empire ;
 » Et couronnons , sous d'autres cieux ,
 » Quelque Amant moins audacieux ;
 » Quelque Amant du moins qui foupire.
 Elle auroit pu fuir à l'instant ;
 Si demeura-t-elle pourtant ;
 Curieuse encore de voir celle
 Qu'Osmin recevroit dans son lit.

Point de mouchoir encor pour elle :
 Donc l'héroïsme ne faillit
 De la reprendre de plus belle.

Des Jardins le mur treillissé ,
 La nuit l'invite à l'escalade.
 Quelque peu de vivre amassé ,
 Elle monte , saute & s'évade
 Du plus austère des couvens ,
 Trouve un Brigantin , s'en empare ,
 Manœuvre de son mieux , démarre ,
 Et s'abandonne au gré des vents.

ROSINE avoit lu les Romans :
 Leurs plus rares événemens
 Pour elle étoient mots d'Évangile :
 Mais l'Héroïne au cœur d'argile ,
 Manqua de foi bien des momens ;
 Et bien des fois , malgré ses dents ,
 Elle observa jeûne & vigile.

Après quelques jours de gros tems ,

Où , des bons vents la troupe agile ,
S'épuisa des soins obligeans ,
Elle , & son bâtiment fragile ,
Vinrent échouer près d'une île ,
Qu'habitoient de fort bonnes gens.

A quel degré , sous quelle zône ,
Ce pays-là ? Je n'en fais rien :
Le fait est qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoient femmes sans homme : ici
C'étoient dans l'île , hommes sans femme ;
La dernière avoit rendu l'ame.
Un cocu diroit , Dieu merci ?
Mais moi qui ne le serai mie ,
Femme n'ayant , ains bonne Amie ,
N'ai garde de parler ainsi.

Pous vous mieux expliquer ceci ,
La mortalité s'étoit mise
Sur tout le beau sexe du lieu.
Le nom du mal importe peu :
Mais enfin telle en fut la crise ,
Que fille , mere , & de par Dieu ,
Voire , la grand'mere y fut prise.
De *l'Isle-veuve* cependant ,
Nulle terre n'étoit voisine ,
Onc on n'y connut la marine :
Donc , nul remede à l'accident.
Jugez , cette verité sue ,
Si *ROSINE* y fut bien reçue.
L'État étoit républicain ,

Partant , tout commun , perte ou gain
Si qu'au Ciel chacun rendant grace ,
Compta qu'il auroit de sa race.
Pour moi , la façon d'en avoir
Eût fait mon seul & bel espoir.

Chacun prétend donc à l'aubaine ,
Sans que personne ose y toucher ,
Pas seulement en approcher ;
C'étoit déjà leur Souveraine :
Un objet si rare & si cher ,
Même est pour eux plus qu'une Reine.
C'est quand par fois le bien nous faut ,
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.

En pompe , & de fleurs couronnée ,
Dans un Palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa Maison ;
Cour leste , amoureuse & galante ;
La Garde , ainsi que de raison ,
Sage , discrète & vigilante :
Cœurs sans nombre , pour tout blason.
Quant à l'étiquette , excellente :
Plus d'une femme en conviendra.
Elle porte , qu'avant huitaine ,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix , au cas qu'elle soit mere ,
Une fois par an changera ;
Quatre fois , en cas du contraire :
Qu'au reste , tout ce qu'en secret

Elle fera , sera bien fait ,
Et que ce sera son affaire.

Quel heureux & prompt changement !
De honte ainsi gloire est voisine :
Fortune , par ce règlement ,
De toute l'isle , en un moment ,
Forme un beau Sérail à ROSINE.
Que lui désirer de plus doux !
Elle peut avoir plus d'époux
Qu'un Sultan jamais n'eut d'épouses ;
Faire , en un jour , plus de jaloux ,
Que l'autre , en mille ans , de jalouses !
Et , notez , que murs , ni verroux ,
De ses plaisirs ne lui répondent ;
Au-devant d'elle ils volent tous :
Sous ses pas d'eux-mêmes ils abondent.
Hommes orgueilleux , jugez-vous !
Comparez sa gloire à la vôtre ?
Que l'une est au dessus de l'autre !
Quels droits , selon vous , à l'orgueil
Présentent la plus douce amorce ,
De ceux que s'acquiert un bel œil ,
Ou de ceux qu'usurpe la force ?

Par la Ville , où tout l'adoroit ,
(Ce n'est conte de *Méluxine*)
Tant que le joli jour duroit ,
Sur un char élevé , ROSINE
Rouloit , cherchant qui lui plairoit.
Vous eussiez vu , sur son passage ,
Les hommes , ces bons habitants ,

Du moins sensé jusqu'au plus sage,
 Petits , plus souples que des gants ,
 S'empresse à lui rendre hommage ;
 Et maints Adonis arrogans,
 Habillés à leur avantage ,
 Se carrant bien de tous les sens ,
 De leurs graces faite étalage ,
 Rire pour faire voir leurs dents ,
 Minauder , & mettre en usage
 Tout l'art des Coquettes du temps ,
 Qu'on reproche à nos jeunes gens.
 Enfin , pour primer sur les rangs ,
 Faire un plus mauvais personnage ,
 Qu'aux yeux du plus fier des Sultans,
 N'en fait le Sexe qu'il outrage.

Le fort bientôt se déclara.
 Le lot fut pour un Insulaire ,
 Beau , bien fait , jeune , *cætera* :
 Hylas est le nom qu'il aura ;
 Le reste m'est peu nécessaire.
 Suffit qu'il eut le don de plaire ;
 Que la sympathie opéra ;
 Et qu'au lit , contre l'ordinaire ,
 L'Hymen en locataire entra ,
 Et l'Amour en propriétaire.

Hylas époux , Hylas heureux ,
 N'en devint que plus amoureux ;
 Que plus aimé , que plus aimable :
 On vit la paix inaltérable ,
 Et l'Hymen en même maison.

Je vous en ai dit la raison :
Cet Hymen étoit peu durable,
Ils alloient être défunis.
Trois mois incessamment finis ,
De fruits n'offroient point d'apparences :
D'Hylas imaginez les tranfes ?
Céder un si parfait bonheur !
Se défaire de tant de charmes !
Le désespoir entre en son cœur ;
La rage y resserre les larmes :
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous , Hylas ? dit la Belle.
Ce que j'ai , dit-il ; ah , cruelle !
Demain je vous perds pour toujours ;
Et vous me tenez ce discours !
Avez-vous déjà dans votre ame ,
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme
De l'époux qui vous adora ?
D'un tendre Amant qui vous adore ,
Comme les Dieux sont adorés ,
Qui va vous adorer encore ,
Tandis que vous le trahirez ?
Demain mon sort n'est plus le vôtre :
Demain votre cœur m'est fermé ,
Et ce cœur n'est pas alarmé !
ROSINE entre les bras d'un autre !
ROSINE qui m'a tant aimé !
Et qui plus que jamais vous aime ,
Interrompt-elle en soupirant !
Ma tendresse est toujours extrême ,
Pour vous je suis toujours la même ;

Que ce baiser en soit garant !
Mais mon pouvoir n'est pas suprême ,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux , moins que captive ,
De vous seul en vain je fais cas.
Les loix sont faites , cher Hylas ;
Il faudra bien que je les suive :
Mais je ne vous oublierai pas.

A cet arrêt , qui l'assassine ,
Il jette un cri plus douloureux ;
Tient des propos plus langoureux ,
Que tous les Héros de *Racine*.
Il voulut se percer le sein ;
Vingt fois on désarma sa main :
ROSINE aussi vive , aussi rendre ,
S'emportoit contre le destin :

Mais , cher Hylas , que faire enfin ?
Pour être à vous , par où m'y prendre ?

Fuyons , dit-il , & promptement !
Pourquoi répugner à la fuite ?
Confions-nous à l'élément ,
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule , vous l'osâtes braver ,
Dans votre première aventure :
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver :
C'est qu'ils vouloient vous réserver
A la tendresse la plus pure :
Après vous l'avoir fait trouver ,

Leur protection vous est sûre :
Venez avec moi l'éprouver.
Venez : à ce nœud légitime ,
Je vois ce que vous immolez ,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette isle entière est ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages , de vœux & d'honneurs ,
Pour courir un risque effroyable :
Vous quittez l'empire des cœurs ,
Des empires le plus aimable ;
Mais , ROSINE , vous me suivrez !
C'est avec moi que vous vivrez !
Et pour vous seule je veux vivre.
Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'Amour nous livre ?
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre !
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde !
J'eusse , au mépris d'un rang si beau ,
Bravé le fer , la flamme & l'onde ,
Pour être à vous jusqu'au tombeau !

Il en jura : la Belle en somme ,
(Qui n'avoit pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnoit pour un homme) ;
La Belle , dis-je , avec transport ,
En amante un peu trop fidelle ,
Fut généreusement d'accord ,
De tout ce qu'on exigeoit d'elle.

Eh bien , dit-elle , cher époux ,
Fuyons ! un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons : je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles ,
Par l'aveugle Amour conseillé ,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique ,
Presque aussi mal appareillé ,
Que lorsqu'il arriva d'Afrique ,
Mais un peu mieux ravitaillé :
Et ROSINE , heureuse & tranquille ,
Etoit déjà bien loin de l'isle ,
Quand le monde y fut réveillé.

Pour se consoler de sa perte ,
Chacun fit quelque chose , ou rien :
Chacun fit bien ou mal ; mais certe ,
Que chacun fit ou mal , ou bien ,
L'isle au bout d'un tems fut déserte.

Cependant ROSINE en repos ,
Voguant à la merci des flots ,
Sembloit avoir dans ses voyages ,
Eole & Neptune à ses gages.
Celui-ci , bien que de long cours ,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyoit mille avantages
A ses innocentes amours ;
Et pour n'avoir pas à se plaindre ,
En soi-même elle se peignoit

Mille inconvéniens à craindre ,
Dans l'état qu'elle abandonnoit ,
Et qu'elle eût dû plutôt se peindre :
Car en effet le dénouement ,
A moins d'un secours tout céleste ,
Après un beau commencement ,
Lui pouvoit devenir funeste.

Un BOURGUEMESTRE saugrenu ,
Pressé d'une ardeur indiscrete ,
Dont le tour ne fût pas venu ,
A l'époux nouveau parvenu ,
De force à la fin l'eût soustraite ,
Sans nul égard à l'étiquette :
Les Sénateurs , sur ce viol ,
Auroient , en confisquant le vol ,
Fait justice du Bourguemestre ;
Et dit que chacun d'eux en paix
Exerceroit seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le Peuple se fût révolté.
Quel enfer alors eût-ce été ,
Que ce beau paradis terrestre ?
Sur-tout , si pendant un traité ,
Où tout le monde eût contesté ,
On eût mis la Reine en sequestre ,
Chez le plus vieux de la Cité ?
Quel embarras de tout côté !
Ici , quelle paix , au contraire !

Je serai donc heureuse enfin !
S'imaginoit-elle en chemin.

Tome III.

B

J'ai trouvé le point salutaire :
Un seul homme fait mon destin ;
Seule j'ai son cœur & sa main :
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire :
Pas le moindre Amant chez ma mère !
Trente rivales chez Osmin ,
Dans l'isle un monde à satisfaire :
Ennui , dépit , dégoûts , misère ,
Mais un tendre époux plein de feu
N'est ni rien , ni trop , ni trop peu :
C'est assez , & c'est mon affaire.

Avec ce beau raisonnement ,
ROSINE est par la Providence ,
De vague en vague , heureusement
Poussée au lieu de sa naissance :
Mais , par malheur pour la constance
De son époux toujours Amant ,
Son lieu natal étoit la France.
Père , mère , tout étoit mort ;
Elle unique & riche héritière ;
Partant le mari gros Milord ,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en parut confus.
Rien n'égalait sa gratitude.
Vertu , de toutes les vertus ,
Dont l'homme , en la vantant le plus ,
Se fait le moins une habitude.

Des libres façons du pays ,
Bientôt l'insensé prend ombrage :
Devient jaloux jusqu'à la rage :

Croit sur un rien ses feux trahis.
ROSINE qui prévoit l'orage ,
Cherche à rassurer son époux ,
Par un volontaire esclavage :
Mais rassure-t-on un jaloux ?
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci , le plus fou de tous ,
N'aborde plus qu'il n'injurie ;
Ne s'éloigne plus qu'en furie ;
Et que sur la foi des verroux ;
Bientôt encore il s'en défie ;
Et l'outrageante jalousie ,
Dominant ce cœur dérégé ,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie ;
Clef maudite ! infâme instrument !
Qui , lorsqu'il faut qu'un mari sorte ,
Condamne la dernière porte ,
Par où se peut glisser l'Amant.

Jusques-là , fourmise & fidelle ,
ROSINE ne murmure pas :
Tout ce qui tranquillise Hylas ,
Produit le même effet en elle.
Mais , gens de bien , admirez tous
L'iniquité du personnage !
De l'ingrat , qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts ,
Et fausser la foi qui l'engage !
L'air du pays , me direz-vous ,
Influoit : mais être volage ,
Sans rien rabattre du jaloux !

Ce n'est ni le droit , ni l'usage.
La Belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle :
Elle regretta du passé
Jusqu'à la maison paternelle :
Le regret sur-tout lui rappelle
L'Isle , dont elle avoit été
L'Amour & la Divinité.
Vrai paradis perdu pour elle ;
D'où , pour se voir abandonner ,
En aveugle & tendre victime ,
Elle s'étoit laissé traîner
Du sein des plaisirs dans l'abyssme !
Même encore au Sérail , du moins ,
Entre elle & ses vingt-neuf rivales ,
Le Turc eût partagé ses soins.
L'espace d'un mois de tous points ,
Les eût rendu toutes égales.
Trente Maîtresses , sur son cœur ,
Avoient prétention commune :
S'il en mécontentoit quelqu'une ,
Par une trop volage ardeur ;
Il n'en abandonnoit aucune :
Au lieu qu'Hylas , n'en eût-il qu'une ,
Cette une a toute la faveur ;
L'Epouse toute l'infortune ,
Et point de terme à son malheur.

Elle étoit trop infortunée ;
Le Ciel enfin la secourut :
Elle changea de destinée ;
Un beau matin l'ingrat mourut

Et serviteur à l'Hyménée !
ROSINE en réchappe à vingt ans ,
Fraîche , comme rose au printems ,
De toute gentillesse ornée ;
Riche , point des plus importants ,
Appât de triomphante espee ,
Grace aux nobles cœurs de ce tems.
A Beauté , chevance , & jeunesse ,
Ajoutons pleine liberté ;
Plus de savoir , moins de simplesse ,
La voilà sans difficulté ,
Plus heureuse qu'une Princesse.

Des autres états , celui-ci
Est l'agréable raccourci.

Sans pere , ni mere , elle est fille :
Sans mari , mere de famille :
Sur ces Petits-mâîtres altiers ,
Qui sont , par un bonheur extrême ,
Coqueluches de leurs quartiers ,
Elle a tout au moins son trentieme :
Chez elle enfin , par ses appas ,
Attirant la Cour & la Ville ,
Elle peut choisir entre mille ,
Et jouir jusqu'à son trépas ,
Des prérogatives de l'Isle ,
Sans en craindre les embarras.

LA CHAÎNE DES ÉVÉNEMENTS.

COMME souvent tout s'enfile ici-bas !
 Des B pâturoient en lieu gras :
 Près de leur clos vivoient des B
 (Observez-bien chaque chose en son rang :)
 Un large étang nourrissoit les Béguines :
 Une haie vive entouroit cet étang.
 Sur cette haie il vint des cantarides :
 Survint un vent qui les soufla dans l'eau.
 Dans l'eau nageoient des grenouilles avides ,
 Qui de l'essaim ne firent qu'un morceau.
 Grenouille après servie au réfectoire ,
 De sa substance enflamma la Nonain :
 D'où s'ensuivit l'escandale qu'on peut croire,
 Un feu subit , & rien moins que divin :
 Grand carillon ! si qu'au bruit du tocsin ,
 Vinrent , non pas les pompes de la ville ,
 Mais celles - là du Benoit B
 Comme souvent ici-bas tout s'enfile !

D A G O B E R T.

ATire d'aile , un Diable fendoit l'air.
 Un Saint l'adjure , & l'arrête. Eh , de grace !
 Ne m'amusez ! dit le suppôt d'enfer.
 Où vas-tu donc ? Près d'un Roi qui trépassé ,
 Mais qui peut faire un bon ferme propos.

Au Diable adonc le Saint donna campos.
Phis, ardeinment, il se mit en prieres,
Pour que cette ame esquivât les chaudieres
Du faux glouton ; qui reparoît bientôt,
Non pas alegre, & gai comme tantôt,
Mais traînant l'aîle, & la queue, & la hanche,
Penaud, Maté, tout Evêque d'Avranche.

De quoi le Saint lui cria, tout ravi :
Ah ! ah ! le Prince a dit son peccavi !

Non, dit le Diable, & j'avois belle chance ;
De mon côté, j'à penchoit la balance :
Dedans étoient maint beau cas réservé,
Un cœur de sang & de pleurs abreuvé,
Foi violée, abattis de Provinces,
Incestes, raptis ; tels autres jeux de Princes :
Je triomphois, lorsque, de l'autre part,
Mon Ange adverse, a mis pour le pendard,
Une Abbaye, & soixante-dix Moines,
Gras, rebondis, ventrus comme Chanoines ;
Un contre-poids pareil à celui-là,
Eût emporté le double de fredaines.

Bredouille ainsi le Diable s'en alla.
Bénis soient Dieu, legs, Moines & bedaines !

Ce Conte seroit susceptible de bien des enjolivemens. J'ai tout immolé au goût que j'eus toujours pour la précision.

LES DEUX TONNEAUX, CONTE ALLÉGORIQUE.

DEUX moi , sans cesse , en moi se font sentir ,
Entre lesquels , se voulant divertir
A mes dépens , quelque malin Génie ,
A fait si bien germer la zizanie ,
Que chiens & chats vivent moins défunis.
Ce sont griefs & débats infinis.
L'un tire au ciel ; l'autre tient à la terre :
Voilà de quoi long-tems nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis. Perplex entre les deux ,
Un Moi troisieme , établi pour entendre ,
Et pour juger , ne fait quel parti prendre ;
Et balotté par les Mais & les Si ,
Lui-même , en deux , se subdivise aussi.
Conclusion. Si la sagesse habile
N'y met la main , bientôt , je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun.
Messieurs les moi , je prétends n'être qu'un ;
Que là-dessus , s'il vous plaît , on s'arrange :
Et qu'il en reste un bon Moi , sans mélange ;
Un Moi tout simple , & qui soit désormais ,
Indivisible & tranquille à jamais.
Céleste moi , ce sera ton ouvrage ;
Fais-nous un Conte , & parle ton langage.

O Moi terrestre ! écoute , pese-bien
 Ce petit Conte ; & , de ce joli rien ,
 Pourra surgir l'olive salutaire.
 Par-tout , la paix se pût-elle ainsi faire !

Quand de Japet le fils , tant bien que mal ,
 Eut fagotté le risible Animal ,
 Au front superbe , à cervelle débile ,
 D'orgueil , ayant la tâche indélébile ;
 De qui le mange , assurant qu'il est Roi ;
 Pour tout reptile avouant son effroi ;
 Et qui pourtant raisonnable se nomme :
 Quand Prométhée, en un mot, eut fait l'homme,
 Et que , du feu dérobé dans les Cieux ,
 Sa mécanique eut animé nos yeux :
 Il s'avisa d'un second brigandage ,
 Qui , du premier , s'il n'ôta l'avantage ,
 L'altéra bien. Tant le proverbe est sur :
Malè parta , malè dilabentur.
 Que voulez-vous , l'impunité rend brave.
 L'heureux brigand , du foyer à la cave
 Osa passer. Il vouloit , de nectar
 Et d'ambrosie , allaitant son Poupar ,
 Subtiliser , de tout point , la matière ;
 Purifier l'homme & sa race entière ;
 En faire un Dieu. Mais , loin qu'il y parvînt ,
 Tout au rebours vous verrez qu'il avint.

Sous une voûte , au centre de la Sphere ,
 Qui sert aux Dieux , là-haut , de Belvedere ,
 Sont de Comus , les fiands magasins ;
 Et , sous la clef , cept Tonneaux toujours pleins.

La vive , pure , intarissable joie ,
De laquelle , onc , homme n'eut vent ni voie ,
Se puise là par la gentille Hébè ,
Et par l'enfant , aux Troyens dérobé ,
Qui , sans relâche , en versent , à la ronde ,
A Nosseigneurs les Souverains du monde ;
D'où naît , en eux , & renaît la santé ,
Principe heureux de l'immortalité.

De ce caveau la porte crochetée
S'ouvre , & dans l'ombre , au subtil Prométhée ,
Laisse entrevoir , sur un chantier à part ,
Deux gros Tonneaux , mis là comme à l'écart ;
Il croit que c'est provision choisie
Et de nectar , & de fine ambrosie.
Fatale erreur ! l'un est plein de vrais maux :
L'autre , de biens périssables & faux ;
Biens seulement de nom ; vile dentée ,
De la céleste , à bon droit , séparée ;
Mais , par malheur , en vaisseaux bien dorés ;
Et tous pareils aux cent Tonneaux sacrés ;
Un linx eût fait , par faute d'étiquette ,
Le qui-pro-quo. La sottise en est faite ;
Il faut la boire : aussi la buvons-nous ,
Rubis sur l'ongle. Or buvons donc. A vous ,
Nos chers neveux ! à vous , race future !
Ce n'est tirer ma poudre à l'aventure.
A même table , & du même poison ,
Sans faute , un jour , vous me ferez raison.
Mais vous n'aurez que petits coups à boire ,
Si vous savez profiter de l'Histoire ,
Dont je reprends le fil interrompu.

PROMÉTHÉEUS , Dieu nerveux & trapu
Empoigne donc , ébranle un peu , saboule ,
Déplace enfin les Tonneaux , & les roule
Hors de la cave. Hébé , qui du buffet
Venoit alors , l'ayant pris sur le fait ,
Passe ; descend d'un pied léger ; regrippe
Encor plus vite , & trouble tout l'Olympe ;
Et s'écriant : il est (le croiroit-on)
Il est , grands Dieux ! parmi vous , un fripon.
Elle le nomme , & n'est pas la première :
Car le Soleil , à son char de lumière ,
Ayant déjà trouvé du feu de moins ,
En avoit pris Ciel & terre à témoins.
Le Délinquant , sans délai , ni dispute ,
Est pris , jugé , pendu dans la minute.
Sur le Caucaïse , il est haut élevé :
Vif , on l'y cloue : & , son clou bien rivé ,
D'un gros vautour , il y devient la proie.
L'oiseau lui mange & remange le foie ;
L'horrible mets , sans fin renouvelé ,
Reparoissant aussi-tôt qu'avalé.

Les deux Tonneaux cependant nous restèrent.
Les Dieux malins ne nous les contestèrent.
Des maux tout purs & des biens frelatés !
Trop obligeant qui nous les eût ôtés ;
Ils n'avoient garde. Indignés de l'audace
De Prométhée , ils vouloient que la race
En fût à plaindre ; & , pour notre malheur ,
Laissoient le vol , en haine du voleur.

Dans ces Tonneaux , ô race infortunée !

Est en effet toute ta destinée ;
Si ta raison , sous des Astres meilleurs ,
Ne s'évertue à t'en faire une ailleurs.
Tes passions , si tu les prends pour guides ,
Te conduiront à ces sources perfides ,
Par un chemin fleuri , large , battu ,
Tel que n'est point celui de la Vertu.
La courte-joie & l'ennui qui dévore ,
Coulent de là. Si l'un & l'autre , encore ,
Se dispensoient avec quelque équité !
Mais une aveugle & folle Déesse ,
Folle , à nicher entre quatre murailles ,
FORTUNE , assise entre les deux futailles ,
A droite , à gauche , au bon , comme au pervers ,
Et biens & maux , verse à tort à travers.
Je parle au propre , en disant qu'elle verse ;
Car , ici-bas , prospérité , traverse ,
Los , vitupere , & hauts & derniers bancs ,
Trône , sellette , & sceptre & bâtons blancs ,
Et bonnets verts , & toques de Druides ,
Et pis & mieux , sont choses plus fluides ,
Que ne le sont le sable & les instans ,
Qu'on voit couler dans l'horloge du tems.

Des deux Tonneaux , lequel nous affriande ,
Jà n'est besoin que l'on me le demande.
Comme on croit bien , fuyant avec horreur ,
La Tonne infecte , où sont honte & douleur ,
L'Homme altéré va muguetant sans cesse ,
Celle qu'il croit un vase de liesse.
Par-ci , par-là , quelqu'un razade en boit.
Mais la plupart n'en ont qu'à leche-doigt.

La Yavernière , affable ou malhonnête ,
Selon le rat qui lui trotte à la tête ,
Et qu'elle a mis bien ou mal son bonnet ,
Serre ou détend un peu le robinet.
Et si , par fois , elle a lâché la bonde ,
Et la lâchant , elle a choisi son monde ;
Dieu fait le choix ! & ceux qu'elle a triés
Sur le volet ! mais ne les enviez.
Faveurs , emplois , chevance , renommée ,
N'étant , au vrai , que brouillards & fumée ;
Plus altérés après qu'auparavant ,
Laissez-les moi humer l'air & le vent ;
Et loin de nous la mouche qui les pique !
Soif éternelle , au buveur hydropique !
Bois ton supplice ! avale , malheureux !
Mets sur le cu le Tonneau , si tu veux.
Satiété jamais n'y fut trouvée ;
L'y rechercher , seroit belle corvée :
Autant vaudroient celles de Sisyphus ,
Et de Tantale , & des Brûs d'Egyptus.
Et toi , Fortune , inonde la cohue !
Verse à torrens ! verse à la boulevue !
J'aime à te voir , à ce cerveau brûlé ,
Qui , vers la gloire , en Icare , a volé ,
Prostituer les palmes de la Thrace ,
A celui-ci , les lauriers du Parnasse ,
Le plus beau myrte , à ce riche butor ;
Dispense tout , comme la gloire & l'or.
Donne , aux Laïs , tout pouvoir en partage ;
Au garnement , place à l'Aréopage ;
A l'idiot le rang d'Amphiction ;
Au réprouvé , le droit d'élection ;

Le trépied d'or , au bourru sans mérite ;
Et l'auréole , au plus fade hypocrite.
Pour ce que dure & vaut ce qui leur plaît ,
J'en suis content ; tout est bien comme il est.

CONTE ÉPIGRAMMATIQUE.

UN Financier , près de sa fin ,
Demandoit pardon de sa vie :
Allez , dit Pere Passesin ,
Je vous la promets impunie ;
Pourvu qu'à notre Compagnie ,
Léguiez vos biens par testament.
Le Notaire entre en ce moment :
Le legs se fait ; du misérable ,
Les biens allerent au Couvent ,
Le corps en terre , & l'ame au Diable.

LE MOINE BRIDÉ,

O U

LA BRIDE NE FAIT PAS LE CHEVAL.

BLAISE , à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine & son orge ,
Sur un cheval qu'il avoit acheté ,
S'en revenoit monté comme un Saint George.

Saint George , soit. Mais Saint George descend
A ses besoins , ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gélés , Blaise en vain s'en défend :
Il lui fallut abandonner la selle ;
De Cavalier devenir Fantassin ;
De son cheval lui-même être le guide ;
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin ,
Tirant la bête après lui par la bride.

Suivoient de loin deux Grisons bien dispos ,
Non des grisons de l'espece indolente
De celui-là qui porta , sur son dos ,
Le Palfrenier du fameux Rossinante :
C'étoient vraiment bien d'autres animaux :
C'étoient de ceux que Bocace nous vante ;
De ces matois connus par plus d'un tour ,
Ou de galant , ou d'espiègle , ou d'ivrogne :
De ces bons Saints qui se firent un jour
Martyriser , & cuire en Catalogne :
Deux Cordeliers , pour vous le trancher net ,
Suivoient de loin , & l'homme & le gânet.

Sus , sus , l'ami , dit l'un des deux à l'autre ;
Vois devant nous ce rustre & son cheval !
Faisons un tour ici de carnaval !
Entendons-nous , & la monture est nôtre.
Seulement songe à nous bien seconder.
Goutte ne faut avoir ici , ni crampe :
Je le saurai doucement débrider.
Toi , cependant habile à t'évader ,
Sur le cheval , monte , pique & décampe :
Puis sur nos pas derrière ce rocher ,

Tandis qu'à fin je menerai l'affaire ,
Tournant tout court , tu courras te cacher ;
Je suis un sot , ou tu n'attendras guere ,
Que sain & sauf je n'aille t'y chercher.
Le complet fait , & la marche hâtée ,
Gaillardement , à l'œuvre les voilà.
Déjà par l'un , voici la bride ôtée ,
Et proprement à son col ajustée ;
Tandis que l'autre en galopant s'en va ,
Sans que le bruit des pieds du quadrupede
Fût , & ne pût de Blaise être entendu ;
Le paillasson , sur la plaine étendu ,
Un pied de neige y mettoit bon remede.

Au lieu marqué le Cavalier alla ;
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon , cette affaire arrangée ,
Resté pour gage , & seul dans l'embaras ,
Sur les talons de Blaise , pas-à-pas ,
La bride au cou pendante , & négligée ,
La tête basse , & l'échine allongée ,
Alloit un train dont il étoit bien las.
Quand Blaise aussi , las de marcher lui-même ,
Voulut enfin reprendre l'étrier.
Figurez-vous quelle surprise extrême ,
Se retournant , de voir un Cordelier !
Est-il esprit si fort qui n'y succombe ?
En cas pareil , en croiriez-vous vos yeux ?
Au pauvre Blaise , homme simple & pieux ,
La bride échappe , & de la main lui tombe.

Le Papelard , humble à fendre les cœurs ,

S'agenouillant, & d'un cœur de colombe
Bien tendrement, laissant couler des pleurs,
S'écrie : hélas ! je suis Pere *Panuce*,
De Saint François indigne & lâche enfant,
Que de la chair le Démon triomphant,
Dans ses filets fit tomber par astuce !
Que voulez-vous ? le plus sage a bronché.
Le Tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon : j'y mordis : je péchai :
J'y remordis, j'y restois attaché ;
C'en étoit fait : j'allois, en proie au Diable,
Etre du vice à jamais entiché.
Mais Dieu qui veut, en Pere pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abîme infernal,
Où m'entraînoit cette habitude au mal,
Et m'emmener à la résipiscence,
Constitua mon ame en pénitence,
Pendant sept ans, dans le corps d'un cheval !
Le terme expire, & vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître.
A vous je suis : vous m'avez acheté.
Eh, oui, dit Blaise, au Diable soit l'emplette ;
J'eus belle affaire à vos péchés passés ;
Pour en payer ainsi les pots cassés !
De Dieu pourtant la volonté soit faite !
Car, après tout, comme vous, j'ai péché :
J'ai, comme vous, mérité pénitence :
Chacun son tour. Toute la différence,
Qu'ici je vois (dont je suis bien fâché)
La vôtre ~~est~~ faite, & la mienne commence :

Quitte j'en suis encore à bon marché.
Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître.
Un Roi pécheur fut Ours pendant sept ans :
Vous fûtes, vous, Cheval un pareil tems,
Un tems pareil Ane je pouvois être :
Et maintenant, travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerois mon frein.
Eh bien, je perds une assez grosse somme :
Mais cinq cents francs ne font la mort d'un
homme.

Soyez donc libre, & libre sans rançon.
Vous serez sage, & vous n'irez pas, comme
Un étourdi, remordre à l'hameçon :
Qui de si près a frisé les chaudieres,
Sur son salut, n'est pas si négligent :
Pere Panuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prieres !

Notre bon Pere alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet, & le pied du Manant,
Gai, sur ses pas s'en retourne en grand erre,
Tandis que triste, & le gousset vuide,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
En véritable, & franc Oïson bridé,
Regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fut tû long-tems, comme on peut croire,
Si, quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandoit son compere Grégoire.

Il s'émerveille , & souriant à part :
Ami , dit-il , le tirant à l'écart ,
N'achette point ce cheval , & pour cause.
Tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard.
Je le connois. Sois bien sûr d'une chose ,
C'est qu'un beau jour , te panadant en Roi ,
Sur cette bête , en effet assez belle ,
Crac ! en chemin , tout-à-coup , au lieu d'elle ,
Tu trouveras un Cordelier sous toi.

Un Cordelier ! tu voudrois que je crusse . . .
Un Cordelier ! tu gauffes ? Point du tout ;
Un maître Moine , ayant cordon , capuce ,
Grise vêturc ; & nom , *Pere Panuce*.

Lors il conta le fait de bout en bout ,
L'achat , la route & la métamorphose ,
Et l'hameçon fatal au Franciscain ,
Et les sept ans de purgatoire ; enfin
Tout ce qu'il fait : le reste il le suppose.
Tiens , poursuit-il , à peine le bourreau ,
S'est retrouvé sous sa première peau ,
Et sous le froc , que perdant la mémoire
Du châtimcnt qui lui fut si bien dû ,
A l'hameçon , il aura remordu ;
Et le voilà. Peste ! interrompt Grégoire ,
Qu'il aille au Diable avec son hameçon ,
Et ses sept ans de nouveau purgatoire.
Vraiment , sans toi , j'étois joli garçon !
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons boire.

L'AMOUR FILIAL.

INJURIANT un honnête Manceau ,
Des gens du lieu lui reprochoient son pere ,
Dont en public , il est vrai qu'un cordeau ,
Naguere avoit ferré la jugulaire.
Ils ajoutoient qu'au lieu patibulaire ,
Où , lui treizieme , on l'avoit accroché ,
Tout au plus haut on le voyoit branché ,
Comme des treize étant le plus insigne.
Ce dernier trait le révolte & l'indigne ;
Il veut y voir , & voit qu'il n'en est rien.
L'un ne passoit pas l'autre d'une ligne.
Voyez , dit-il , la langue ? il n'est que bien !

LE MOINE DÉFROQUÉ.

MUSE , de grace , au fait , & point d'exorde.

Des Écumeurs , gens sans miséricorde ,
Firent descente , à je ne fais quel port ,
Et tout de suite , y descendit la mort ,
L'affreux dégât , le viol équivoque ,
Qu'Agnès redoute , & dont Barbe se moque ;
L'ardente soif du sang & du butin ;
Tant d'autres maux ; le sacrilège enfin ,
Péché mignon des ames scélérates.

Ce dernier-ci conduisit les Pirates ,
Dans un couvent de Peres Cordeliers.
Châsse, encensoir, croix, soleil, chandeliers ,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise ;
Burettes, brocs, le cellier & l'église ,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étoient pourtant Juifs ni Turcs, mais Chré-
tiens ,

En qui, peut-être, eût agi le scrupule ,
S'ils n'avoient pas, dans plus d'une cellule ,
Trouvé de quoi se dire : Eh ! ventrebleu !
N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu !
Quoi trouvé donc ? Quoi ? Gentilles commeres ,
Que, sur la nef, on mene avec les Peres ,
Pour y passer le tems dorénavant ,
Eux à ramer ; elles, comme au Couvent.
Pere GRICHARD, bilieuse pécote ,
Prêche & fulmine, en pieux Matamore :
Pere GRICHARD est traité d'Étourneau ;
Et, pour réponse, on vous la jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage.
Ils prêchoient donc, mais sur un ton plus sage ;
Quand le plus fier de tous les ouragans
Mieux qu'un sermon, convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges ,
Se fiant moins à Dieu, qu'aux Thaumaturges ,
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoisins.
Tout l'équipage est au pied de la chiourme :
On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme :
Mea culpa ! mon Pere, mon mignon !
Ce n'est pas moi ! c'étoit mon compagnon !

Moine de dire , en faisant grise mine ;

Punition & vengeance divine !

Le bon Larron , contrit comme à la Croix ,

De se vouer à Monsieur Saint François ,

S'il en échappe. A l'instant le tems change ;

Vous eussiez dit , que sur l'aile d'un Ange ,

Le Séraphique avoit dit : *Quos Rgo.*

Le ciel reprend l'azur & l'indigo :

L'eau reverdit , & sa claire surface

S'applanissant , redevient une glace ,

Tout rentre enfin dans son premier état ;

Tout. J'y comprends le cœur du scélérat.

Il rit du vœu formé pendant l'orage :

Le Capitaine absout tout l'équipage ;

Réunissant les deux pouvoirs en soi ;

Et sur son bord , étant Pontife & Roi.

Buvons , rions , chantons , dir le Corsaire ;

Frappez , Comite ! & vogue la galere !

Les Penaillons disoient : vous avez tort !

On fait la figue au Saint plus près du Port.

De Pharaon tel étoit le vertige.

Moïse aussi coup sur coup le fustige.

Le Chef repart : Qu'on ait tort ou raison ;

Ramez , Faquins ! belle comparaison

De fouet à fouet ! la Verge de Moïse ,

Et le Cordon de Saint-François d'Assise !

Trois jours avoient coulé sans accidens.

Le quatrieme , ainsi qu'entre leurs dents :

Les Gris-vêtus prioient leur Patriarche

De se venger , en purifiant l'Arche ;

L'un d'eux , soudain , s'écrie : ah ! le voilà !

Qui ? Saint François. Où , sur l'eau , là-bas , là

Tenez ! voyez , vis-à-vis de la poupe !
Sur le tillac aussi-tôt l'on s'attoupe.
Oui ! c'est , dit-on , vraiment un Cordelier !
C'en est bien un ! le fait est singulier !
En pleine mer , un homme ! & n'en déplaîse ,
Qui paroît même être là fort à l'aise !
C'est , s'écrioit un Moinillon servant ,
C'est ce grand Saint , qu'à la merci du vent ,
Dans le péril , ingrats ! vous réclamâtes !
Mon œil , d'ici , distingue les stigmates !
Je vois , je vois l'Ange exterminateur ,
Le bras levé sur le Profanateur !
Tremblez , méchans ! la Frocaille , en tumulte ,
Passoit déjà de l'espoir à l'insulte ;
La Soldatesque incertaine & tout bas ,
Se demandoit : l'est-ce ? ne l'est-ce pas ?
La nuit laissa leur ame irrésolue.
L'indévot crut avoir eu la berlue ;
Et du Soleil attendit le retour.
Il reparoît. On revoit tout le jour
Le même objet , à pareille distance.
Lors le Relaps incline à pénitence.
C'est Saint François ! qui pourroit-ce être donc ?
Voilà des gens penauds , s'il en fût onc.
Le commandant , dont la visière est nette ,
Pour le plus sûr , met l'œil à la lunette ;
Et dit : ma foi , vous ne vous trompez point ;
Je vois capuce & froc ! c'est de tout point ,
Un Cordelier bien vif , bien à la nage ;
Voulant venir peut-être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Hola , ho ! le grapin !
Chacun se signe au cri du Turlupin.

D'horreur le poil en dresse à tout son monde.
L'objet s'enfonce , & dispaçoit sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard ;
Et fut-ce un coup du Ciel ou du hasard ,
Vous en allez savoir le pour & contre.
Tout au plus près , le nageur se remontre.
Le grapin tombe , accroche & tire : qui ?
Etoit-ce bien un Cordelier ? Nenni ;
Car , de par Dieu , sa Mere & Saint Antoine !
Jamais l'habit ne fit si peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain ;
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin ,
Poisson goulou , vorace , antropophage ,
Poisson béant , poisson pour tout potage.
Mais un poisson froqué ! par quel hasard ?

Vous avez vu noyet Pere GRICHARD.
Figurez-vous ce Requin qui le gobe ,
Non pas avec , mais par-dessous sa robe ;
Des pieds au col , tantôt il fut grugé ;
Et là , du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture ,
Avoit du monstre embéguiné la hure ;
Et , de ce jour , quêteur humble & gourmand ,
Frere Requin suivoit le bâtiment.

LE NEZ ET LES PINCETTES.

Les Saints & les Diables ensemble
Eurent toujours maille à partir :
Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble ,
C'est que le Serviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le Diable
Tiré son épingle du jeu ;
Ou la Légende est une fable.

Jadis un vieux Saint existoit ,
Lequel Apothicaire étoit ;
Car en quelque état que l'on vive !
Est saint qui veut , noble , vilain ,
Voire pis , témoin Saint Crépin ,
Sainte Madelaine & Saint Yve.
Un jour que pour le bien public ,
Manipulant quelques recettes ,
Le Distillateur en lunettes ,
Dans un fourneau , sous l'alambic ,
Fourgonnoit avec des pincettes ,
Voici venir le Tentateur ,
En intention de distraire
Le vigilant Opérateur ;
Et d'être ainsi l'instigateur
D'un qui-pro-quo d'Apothicaire.
Devant le Saint , Monsieur Satan
Culbute , caracole & fringue ;

Le fanatique Charlatan,
De mille façons se distingue ;
Entre autres le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain ,
Représentant une feringue :
Il fait de son nez le canon ,
Soupirail exhalant la peste ,
De sa gueule un mortier bouffon ,
De sa langue un gros pilon ,
Dont le mouvement circulaire
Faisoit un petit carillon ,
Tel qu'au Sabbath on peut le faire.

Des ténèbres le Roi Falot
Épuisa là tout son Calot :
Mais ce qu'il y gagna fut mince ;
Car le bon Saint ne disant mot ,
Fait cependant rougir sa pince ,
Puis l'adressant au nez du Prince ,
Vous le lui serre comme il faut.
Le Diable fait un soubre-saut :
Montre de longues dents qu'il grince ,
Veut avancer , veut reculer ,
Tend les griffes , serre la queue ,
Rue & beugle , à faire trembler
Toute la terre & sa banlieue.
Cependant , en malin fournois ,
L'autre jouit de sa victoire ,
Et fait faire au Diable vingt fois
Le tour de son laboratoire ;
Jusqu'à ce que , las de ce jeu ,
Il renvoya la bête au gîte ;
Et pour l'y faire aller plus vite ,

Il lui seringua , pour adieu ,
Quelques petits jets d'eau-bénite.

C'est s'en tirer avec honneur.
Heureux le Saint Pharmacopole ,
S'il eût , d'une telle faveur ,
Rapporté la gloire au Seigneur.
Par malheur , en tournant l'épaule ,
Le Diable avoit trouvé moyen ,
Pour se dépiquer de son rôle ,
De jeter au cœur du Chrétien
Un grain de sa vanité folle ,
Dont , à son tour , le Tout-Puissant ,
Très-mécontent avec justice ,
Châtia le Saint , en laissant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugissant ,
Dont voici quel fut l'artifice.

Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuisine ,
Masse de chair faite en tonneau ,
Pesante espee de pourceau ,
Qui roule ici-bas sa machine ,
Et qui pliant sous le fardeau ,
Sur deux pieds quelquefois chemine
A la Ville & dans le quartier ,
Où le Saint faisoit son métier.
Le masque à figure massive ,
En Moine de Cîteaux arrive ;
Va descendre chez le Baigneur ,
Se met au lit , fait le malade ,

Et mande le premier Docteur ,
Qui vient lui débiter , par cœur ,
Cent mille & une coyonade ;
Et termine le sot narré ,
Par la formule régulière ,
Du *clisterium donare* ,
De la faculté de Molière.
Là paroît l'humble Apothicaire ,
Tout prêt à donner de sa main ,
Avec sa mine débonnaire ,
Le remede chaud & benin.

Dieu des vers & de la peinture ,
Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé ,
Le Mousquetaire agenouillé ,
Et le malin corps en posture :
Mais , quoique longue outre mesure ,
La canule n'arrivoit point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout donc aille à son point ,
De deux valets l'effort s'y joint :
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part , le tire à soi ,
Et de l'ennemi de la Foi ,
Présente le podex énorme.

Le Collateur un peu butor ,
Qui , malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyere ,
Et qui , pour ses péchés , de plus
Étoit un peu court de visière ,

Met le nez si près du derrière ,
Qu'il est à deux doigts de l'anus.

C'est où mon drôle attend son homme ;
On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla ,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une & l'autre fesse.
L'impitoyable Lucifer
A cris , ni pleurs ne veut entendre ,
Et change , en tenailles d'enfer ,
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah ! vous avez beau trépigner ,
Vous voilà pris , l'homme aux pincettes !
C'est à vous de vous résigner ,
Car de la façon dont vous êtes ,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit , & plus fier de sa proie
Que ne le fut le beau Paris
Rapportant la fienne dans Troie ,
L'infâme ravisseur déploie
Ses ailes de chauve-souris ,
Et s'élève en l'air avec joie.
Spectacle horrible & scandaleux !
Au cul du Démon cauteleux ,
Et de qui triomphe la fraude ,
L'un d'entre les Prédestinés ,
Un saint en l'air , & par le nez
Pendru comme une gringuenaupe !
Ainsi sur le saint homme Job
Le Dieu d'Isaac & Jacob ,

Jadis de la même Puissance ,
Toléra l'affreuse licence ,
Et bientôt fut y mettre fin :
Aussi mit-il ici la main.
Le Saint reconnut son offense :
Dieu tonna ; le malin esprit
Ouvrit la pincette maudite ;
Et de la foire qui lui prit ,
Aspergeant le nez du contrit ,
Adieu , lui dit-il ; quitte-à-quitte.

Étymologie de l'aze-te-f.....

U N jour de foire de *Châlons* ,
Celas s'en alloit à la ville ,
Monté sur le Roi des ânon ,
Animal soumis & docile ,
Contre l'usage des grisons.

N'étant qu'au milieu de sa route ,
Il fit rencontre de *Catin* ,
Lasse , suant à grosse goutte ,
Et faisant à pied le chemin.

La belle voyant son voisin ,
Qui s'en alloit le vent en poupe ,
Le conjura par *S. Martin* ,
De la laisser monter en croupe.

Un cœur aussi dur qu'un rocher ,

Se fût attendri pour la belle :
Elle étoit fraîche , encor pucelle ,
Et sa main pouvoit s'accrocher ,
Par fois , au pommeau de la selle.

Mais ces menus droits des amans ,
Que nous autres honnêtes gens ,
Avons baptisés *petite oie* ,
Sont nommés par certains manans ,
Viande creuse & fausse monnoie.

De ces manans étoit *Colas* ,
Aussi n'en faisoit-il grand cas.

Depuis long-temps , de la donzelle
Il avoit pris ville & fauxbourgs ;
Mais elle défendoit toujours
Avec vigueur la citadelle.
Le gars , en plus de vingt assauts ,
Fut repoussé sur la verdure ,
Non sans force coups de fuscaux ,
Sans mainte & mainte égratignure ;
Colas en avoit le cœur gros.
Aussi , tout sec , piquant sa bête :
Néant , dit-il , à la requête.

Catin le flatte tendrement ,
Le manant pousse fièrement ;
Si l'une presse , l'autre chante.
Que faire en telle extrémité ?
Catin n'avoit point d'*Atalante* ,
Les pieds , ni la légèreté ;
Puis c'étoit au cœur de l'été ,

Peut-être dans la Canicule :
Colas gardoit son quant à soi ;
 Nécessité n'a point de loi :
 Enfin la belle capitule.

Arrêté fut qu'à chaque pet ,
 Que feroit Messire Baudet ,
 Maître *Colas* & la Bergere ,
 Feroient un tour sur la fougere ;
 Le tout pour le soulagement
 De l'Arcadienne monture. . . . ,

Le traité fait , la belle monte ;
 Le drôle aussi-tôt du talon
 Frappe le flanc de son grison :
 Maître Baudet pete sans honte ,
 Il savoit par cœur sa leçon.
 A cette espece d'exercice ,
 Jadis l'avoit dressé *Colas*
 Pour certaine Dame *Thomas*.

Martin ayant fait son office ,
 Colin descend . . . point de quartier :
 Elle eut beau cent fois le prier ;
 Il l'emporte , il sue , il travaille ;
 Et d'une sanglante bataille .
 Il revient couvert de l'autier.

Tous deux remontent ; . . . la fillette ,
 Rajuste mouchoir & cornette.

Bientôt après , le Villageois ,
 Tournant vers elle le minois ,
 Fut surpris de la voir plus belle.

Tout aussi-tôt ardeur nouvelle ;
Coups dans les flancs , & nouveau son ,
De la part du Seigneur Grifon.

A la troisieme pétarade ,
Catin vous fait une gambade ,
Tire *Colas* par ses habits ,
Et lui montre un prochain taillis.

Ce bois lui donna l'estrapade ;
Il en revint pâle , défait ,
Et jurant contre le Baudet.

Il n'étoit au bout . . . la fillette
Talonne *Martin* ; *Martin* pete.

Lors , dit *Catin* : N'entends-tu pas ?
Quoi ? Répond l'autre , .. l'aze ,... écoute ?...

Si l'aze pete , dit *Colas* :
Palsangué ! que l'aze te f

T I R L I B E R L Y.

LISE couchée , au retour de l'Eglise ,
Disoit à *Jean* : Mon Dieu , le bel outil !
Quel est son nom ? *Tirliberly* , dit-il.
Tirliberly sera vraiment , dit *Lise* ,
Dorénavant mon bijou favori.

Tirliberly mit toute son entente
A bien ouvrier , tant qu'un peu déperit ,
Jean se souvint qu'il avoit une tante ,
Et s'embarqua pour le *Pondichery*.

Au bord de l'eau , grands adieux ; on s'embrasse ,
Propos de femme , & fadeurs de mari ;
Lise , au revoir. *Jean* , mon ami , de grace !
Laisse-le moi . . . Quoi ? . . . le *Tirliberly*.

L'homme eut beau dire , & beau rire , & beau
faire ;
S'il ne le laisse , il ne partira point.
Lise l'a dit , . . . donc pour la satisfaire ,
Jean fouille & prend par-dessous son pourpoint
N'importe quoi : tout ce qui vient à point ,
Propre à donner le change à l'ingénue.
Quoique ce fût : tiens ! dit-il) le voilà ;
Cours après ; cherche ; & ce disant , il rue
Ce qu'il tenoit , dans l'herbe haute & drue
Puis sur le champ monte en mer , & s'en va.
Or , n'ayez peur que simple ou trop honnête ,
Lise à tourner incessamment la tête
Vers le vaisseau , gagne un torticoli :
Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;
Tout son penser vise au *Tirliberly* :
Onc , on ne vit chien plus âpre à la quête.
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.
Dieu fait l'engoisse ! . . . O douleur sans pareil !
Las ! j'ai perdu le plus beau de mon bien :
Tirliberly ! que ma voix te réveille ;
Par-dessus l'herbe , à mes cris , leve-toi.

A mon aspect tu croissois à merveille ,
Et tu semblois avoir des yeux pour moi :
Tirliberly , feras-tu sans oreille ?

A ce haut cri dans les airs épandu ,
Sort de la roche un jeune *Anachorette* ,
Frais comme Rose , & qui sous sa jaquette
A plus & mieux que *Life* n'a perdu.

Pere ! aidez-moi , dit la belle éplorée :
Vous me voyez pis que désespérée ,
Pour un bijou dans l'herbe enséveli ;
Bijou , vraiment , qui passe le joli.
Sans lui , je meurs ; sans lui , rien ne m'agrée ;
Il me valoit lui seul tout l'Empirée :
Ce bijou rare a nom *Tirliberly*.
Savez que c'est , si connoissez la pompe
De ce bas monde. Hélas ! un maladroit
Me l'a fait perdre ; & si je ne me trompe ,
Il est tombé non loin de cet endroit.
Tenez : cherchons : nous y voici tout droit.

Mû de pitié , le pauvre Solitaire ,
Tout bonnement , cherche & cherche à tâton ,
Sans savoir quoi. Tel un visionnaire ,
(*Mons Arouet* , fuzerain de *Voltaire* ,
Cherche le jour dans la nuit de *Newton* !
Ou , si l'on veut , tel un savant Breton , (1)
Grand Scrutateur de forme planétaire ,
Deffous le Pole en cherche une à la terre !

(1) Maupertuis.

De charité le jeune homme rempli,
Met donc le front & le nez dans les herbes,
Et retroussé jusqu'au *Tirliberly*,
En laisse voir un tout des plus superbes.

L'apercevant, Lise jette un grand cri :
Ah ! le voilà . . . l'hermite se redresse,
Et prenant part à sa vive allegresse,
Demande à voir un bijou si chéri.

Lise lui dit : vous l'avez ! & le presse
De le lui rendre. A cela, l'homme saint
Reste muet. Elle insiste . . . Il se plaint
De tel soupçon, & consent qu'on le fouille.
Lise y procède, & saute à la quenouille
Avec laquelle *Adam* nous a filés.

Antoines, *Pauls*, *Hilarions*, *Arsennes*,
L'esprit malin vous a bien fait des siennes,
Convenez-en ; mais n'en futes jamais
Si lutinés, ni serrés de si près ! . . .
Tirliberly trahit enfin son maître.
Le Jouvenceau succombe innocemment . . .
Lise innocente encor en ce moment,
De sa main propre emprisonne le traître ;
Et d'innocence en innocence ainsi
Jean fut très *Jean*. Mais Lise en fut aussi
Bien plus savante, apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela, qu'en ce siècle poli,
A la maison sa charmante compagne
Demeure oisive, ou sans *Tirliberly*,
Et que souvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

L A P U C E ,

O U

LA CONSOLATION DES NONNES.

LE hafard feul , fans l'aide du génie ,
Eft quelquefois pere d'inventions ;
Il enrichit par fes productions ,
Qui n'y penfa peut-être de fa vie :
C'est ce qu'on voit tous les jours en chimie.
Nature tient tous les trésors ouverts
Aux ignorans auffi bien qu'aux experts ;
Le tout dépend d'en faire la rencontre :
Sans la chercher fouvent elle fe montre.
Nous le voyons par l'exemple d'*Agnès* ,
Qui n'étoit fille à découverte aucune ;
Mais qui pourtant par hafard en fit une ,
Que les Nonains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame ,
Etoit *Agnès* : farouche elle avoit l'ame ,
Non par vertu , mais par tempérament ,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme ,
Lorsque le Ciel la traite durement.

La jeune *Agnès* paffoit pour fille fage ;
Elle étoit belle , & n'avoit que quinze ans :
Auprès d'*Agnès* Laquais du voifinage ,

Ne rencontroient que griffes & que dents.
Jeunes Marquis visitoient la Maîtresse ,
Pour voir *Agnès* ; mais sans distinction ,
Agnès par-tout implacable tigresse ,
Egard n'avoit à la condition.

Amour , pour faire à son cœur quelque breche ,
Avoit contre elle épuisé mainte fleche ,
Sans nul effet ; elle portoit un cœur
Bien cuirassé ; si , que dans sa fureur ,
Amour jura de venger cet outrage :
Mais ce courroux tomba sur son Auteur ;
Agnès tourna tout à son avantage.

Dans la saison de l'aimable printems ,
Un jour (dit-on) de Dimanche ou de Fête ,
Du tendre émail dont Flore orne les champs ,
La jeune *Agnès* avoit paré sa tête.
Entre deux monts de roses & de lys ,
Etoit placée une rose naissante ,
Qui relevoit leur blancheur ravissante ,
Et recevoient un nouveau coloris.
Dans un corset sa taille prisonniere ,
Pouvoit tenir sans peine entre dix doigts ;
Sous un jupon d'une étoffe légère ,
Un bas de lin paroissoit quelquefois
Tiré si bien , & si blanc à la vue ,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue :
Bref , dans l'enclos d'un soulier fait autour ,
Son petit pied inspiroit de l'amour.

L'enfant ailé , plus espiègle qu'un Page ,
Comme j'ai dit , lui gardoit une dent.

Voici le tems (dit-il), ça , faisons rage ,
Et dérangeons tout ce vain étalage
Chez cet objet qui m'est indifférent.
Aussi-tôt dit , il change de nature ;
Puce devient ; d'abord lui saute au cou ,
Au front , au sein , à la main , fait le fou ,
Laisant par-tout une vive piquure.
Notre beauté très-sensible à l'assaut ,
Cherche la puce , en veut faire justice ;
Mais *Cupidon* esquive par un saut ,
Et doucement sous son corset se glisse ,
Y fait carnage , & n'en veut déloger.
Fillettes sont bons morceaux à gruger :
L'Amour en fait souvent son ordinaire.
Si comme lui je savois me venger ,
De par *Saint Jean* ! je ferois bonne chere.

Agnès enfin déchire son corset ,
Le jette au loin , attache sa chemise ,
Et montre au jour deux montagnes de lait ,
Où sur chacune une fraise est assise.

Elle visite & regarde en tous lieux ,
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiège ;
Mais il étoit déjà loin de ses yeux ,
Et lui mordoit une cuisse de neige !
Ce dernier coup accroît ses déplaisirs ;
Elle défait sa jupe , toute émue :
Au même instant , mille amoureux Zéphirs
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue ,
Et combattant en foule à ses côtés
Pour une heureuse & douce préférence ,

Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance ,
Qui l'attendoit au sein de voluptés.

A la faveur d'un saut , d'une gambade
Le petit fou soutient sa mascarade ,
Aux barres joue , & sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la Belle ,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair ,
Et fait cent tours de vrai *Polichinelle*.

Pendant ce jeu , vers un certain taillis ,
L'Amour lorgnoit un portail de rubis ,
Fief en tous lieux relevant de *Cythere* ,
Mais que la Belle injuste & téméraire ,
Avec chaleur disputoit à *Cypris*.

Plus mille fois que la nature humaine ,
Les immortels sont ja'oux de leurs droits ;
Puis il étoit question d'un Domaine
A faire seul l'ambition des Rois.

Dans son enceinte aux alarmes fermée ,
Regnoient en paix les délices des sens ;
Il y couloit une source enflammée
De pamoisons & de ravissements.

Contre tel fort , besoin est de courage :

L'Amour en a bonne provision ;

Il fait l'attaque , il force le passage ,

Et prend d'assaut ce charmant appanage ;

Malgré l'effort de la rebellion. . . .

Calmez , *Agais* , ce courroux qu'on voit naître ,

Ne craignez rien pour ce charmant séjour ;

Si le premier l'Amour s'en rend le maître ,

C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.

Vaines raisons ; on court à la vengeance.
Un doigt de rose , à cet effet armé ,
Tient , lui tout seul , l'ennemi renfermé ,
Et le pressant , l'attaque à toute outrance.
Cupidon fuit par un étroit sentier ;
On le poursuit ; l'attaque est redoublée ;
Le doigt vengeur met l'alarme au quartier ,
Et la demeure en est toute troublée.
Les citoyens de ce séjour heureux ,
Les doux plaisirs , les charmantes ivresses ,
Jusques alors oisifs & languoureux ,
Par ce combat sortent de leurs molleses ;
Chacun d'un vol badin & caressant ,
S'empresse autour de son aimable Mere ,
Répand sur elle un charme ravissant ,
Lui fait bientôt oublier sa colere.

Ce doigt vengeur , au meurtre destiné ,
Fait sous ses coups naître mille délices :
L'Amour lui-même en est tout étonné ,
Il se repent déjà de ses malices.
Il craint de voir son trône abandonné ,
Et ses autels privés de sacrifices !
De son palais enfin la volupté ,
Sur l'œil d'*Agnès* pousse une sombre nue ;
Elle se pâme , elle tombe eperdue ,
L'Amour s'échape , & court épouvanté ,
Remplir *Vénus* d'une alarme imprévue.

De son extase , à peine revenue ,
L'aimable *Agnès* recommença ce jeu ;
Elle y prit goût ; & par elle , dans peu ,

Dans l'univers la rubrique en fut sue.
Mais nuit & jour , chez le peuple Nonain ,
Il fut en vogue ; & cette heureuse histoire
Fût aussi-tôt écrite sur l'airain ,
Pour en garder à jamais la mémoire.

*L'ACCOMMODEMENT de la vérité &
de la charité.*

LA vérité , la charité ,
Si rares au siècle où nous sommes ,
Etoient le plus beau don qu'eût fait le ciel aux
hommes ,
Avant qu'ils l'eussent irrité.

Mais ces aimables sœurs ont quelquefois querelles ;
Le plus habile a peine à les concilier.
L'une est toujours ardente , & signale son zèle ,
L'autre est inexorable , & ne sauroit plier.
S'il faut prendre parti , le choix est difficile.
Voyons de quelle adresse à franchir ce pas là ,
Sut user un Docteur habile
De l'école de *Loyola*.

Dans Paris , une jeune fille ,
Héritière d'un gros Banquier ,
Etoit l'honneur de sa famille ,
Et l'ornement de son quartier.
Plus d'un galant cherche à lui plaire :

Mais entre les devoirs rendus
Près de la fille & de la mere ,
Les soins d'un jeune Mousquetaire ,
Semblent les plus ardens & les plus assidus.

La Mere , prudente , attentive ,
Juge à propos d'entrer en explication ,
Et d'une recherche si vive ,
Approfondit l'intention.

Ma vue est toute légitime ,
Répond fièrement l'Amoureux ;
Si je puis devenir heureux ,
Ce ne sera pas par un crime.
Faut il quelque éclaircissement ,
Sur mes moyens , sur ma noblesse ?
Chez le Pere Recteur de la maison professe ,
On peut en avoir aisément.

Quoi ! le Pere Recteur , (dit la bonne Maman)
Le témoignage est bon , je connois sa droiture ;
Et j'aurois pour son sentiment ,
Même foi que pour l'écriture.

Ces mots , au cœur du jeune Amant ,
Font luire un rayon d'espérance ;
Il vole , sans perdre un moment ,
Au Couvent de sa Révérence.

Cher Pere , lui dit-il , mon sort est en vos mains
Un mot de votre part , contraire ou favorable ,
Va bientôt de tous les humains ,
Faire le plus heureux , ou le plus misérable.

Il s'explique ; & le Pere est touché vivement
D'un discours que l'amour rendit plus pathétique
Que tous ceux qu'enfanta l'Art de la Rhétorique.

Je suis à vous , dit-il ; mais j'ignore comment.....
Ecoutez , reprend-t-il : je roule une pensée
Qui va vous paroître insensée ,
Mais qui peut à vos vœux servir utilement.

Je connois un *Richard* , jaloux à toute outrance ,
Et qui , pour échaper au destins des cocus ,
Offre cinquante mille écus ,
A quelque homme de confiance ,
Qui de sa chere épouse assure l'innocence ,
Par de sages avis , par son inspection :
Mais à cette condition ,
Que pour son entiere assurance ,
Cet *Arqui* se soumette à l'opération ,
Qui n'est pas si commune en France ,
Que chez certaine nation.
Si cet emploi suffit à votre ambition ,
Vous en aurez la préférence.

O l'admirable expédient ,
Pour avancer mon mariage !
(S'écria notre adolescent.)
Morbleu ! pour les trésors qu'on puise en Orient ,
Pour tout l'or que roule le *Tage* ,
Je ne livrerois pas ce gage. . . .
Modérez ce transport , dit le Pere , en riant ,
Et soyez moins impatient ;
Je ne perds pas encor courage.

Au domicile du Recteur ,
Paroît bientôt la bonne Mere ;
C'étoit son conseil ordinaire ,
Et peut-être son Directeur.
Elle parle , elle questionne.

Du jeune homme , dit-il , j'estime la personne ,
Et respecte l'extraction :
Elle est depuis long-tems , avec distinction ,
Sur les rives de la Garonne.

Quant à ses revenus , je n'en suis guere au fait :
Mais je suis assuré qu'il possède un effet ,
Dont il a refusé quinze mille pistoles.
La Mere est satisfaite , & donne des paroles.
Les vœux de notre Amant sont bientôt exaucés ;
Et les noces se font sans ces dépenses folles ,
Sans ces apprêts vains & frivoles
Dont la plupart des grands sont trop embarrassés :
Tout rit dans le nouveau ménage.
Sur la fin d'un repas où régnoit la gaité
Le Recteur s'applaudit de sa dextérité
A conduire un pareil ouvrage.
Il fait voir que sa charité
A bien joué son personnage ,
Sans offenser la vérité.

La Maman en rit peu : la bonne créature
Voit d'un air assez consterné ,
Que l'effet de son gendre est d'une autre nature
Qu'elle n'avoit imaginé ;
Et contre le Recteur , à demi-bas , murmure.

Pourquoi , disoit-elle en secret ,
 Ne convertir en or ce précieux effet ? . . .
 Pourquoi cette offre refusée ? . . .
 Oh ! que l'échange me plairoit ! . . .
 Mais on prétend que l'Épousée
 N'en eut pas le même regret.

LE COCU VENGÉ.

De jeunes gens , libertins (je le dis ,
 En accusant leur jeunesse : cet âge ,
 Pour compagnon , a le libertinage) ,
 Plus que jamais dignes d'être maudits ,
 Après avoir bu , Dieu fait , fait grand'chère ,
 Ne respirant que l'amoureux déduit ,
 En se disant bon soir & bonne nuit ,
 Se confioient sous le sceau du mystère ,
 Ce qu'ils alloient , ou ce qu'ils vouloient faire :
 Car bien souvent malgré leur appétit ,
 Chez ces Messieurs , le fait suit peu le dit.

I'un disoit : moi , je vais chez ma commere ,
 Faire un enfant à Monsieur son mari ,
 Au demeurant bon diable & mon ami. —
 Fort bien ? & toi ? — m'ébattre avec sa fille. —
 Encor mieux ! — moi , me couler dans les draps
 De la cousine ; elle est parbleu , gentille ! —
 Allons , courage : ô l'heureuse famille ,
 Qu'on baise ainsi ! — Tout cela ne vaut pas ,

Réplique l'autre , une grande Comtesse ,
Dont j'ai l'honneur de servir les appas.
Elle a passé la première jeunesse ;
Mais elle a bien huit cents ans de Noblesse ,
Les Beaufremonts lui céderoient le pas.
Je dois , ce soir , m'égayer dans ses bras. —
Demeures-y le reste de ta vie ,
Mon camarade , ajoute un compagnon ,
Qui peu frappé de la condition ,
Ne faisoit cas que d'une gente amie :
Tu ne saurois exciter mon envie ;
Pour moi , je cours chez ma chère *Manon*.
Cette *Manon* , n'est Princesse , ni Reine ,
C'est une rose épanouie à peine :
Elle a quinze ans , l'air coquet , l'œil fripon ,
Et des tetons , un cul ... c'est ma folie !
Que ce cul là ; qu'il en soit un second.
Il n'en est rien , Messieurs ; je le parie. —
J'en connois un , interrompt celui-ci ,
Qui pourroit bien avoir la préférence ;
C'est un miracle ! un pourceau de finance
Est le Sultan de ce morceau choisi :
Je l'ai déjà fait cocu , Dieu merci ;
Et vais le faire encor. — Et très-bien , faites ,
Dit celui-là. Pour moi , j'ai mon Serrail ,
Dans un Couvent de fringantes Nonnettes ;
J'y cours baiser l'albâtre & le corail.
O voilà bien les voluptés parfaites :
Il faut avoir tâté de celles-là ,
Pour avoir eu des fortunes complètes.
Pour mes péchés , que l'on m'enferme là ,
Et je renonce à toutes nos coquettes.

Ainsi chacun , avec discrétion ,
 Se répandoit en frais de confidence ;
 Lorsqu'un de ceux qui gardoient le silence ,
 Dit à la troupe , en élevant le ton :
 J'aurai , corbleu ! plus que vous tous à faire ;
 Car , de ce pas , je vais cocufier
 Un bel Esprit , un Comte , un Cordelier ,
 Un Président , un Marchand , un Notaire ,
 Un Histrion . . . Bref , tout Paris entier :
 Jugez , Messieurs , de l'excès de ma flamme . . .
 Lors un ami , le tirant par le bras ,
 Avec un ris malin , lui dit tout bas :
 Eh ! tu va donc coucher avec ta femme ?

LA FEMME CHARITABLE.

Un aveugle en maint lieu s'en va :
 Las ! j'ai perdu ma double joie —
 Que le bon Dieu vous en envoie —
 Le bon Dieu ne rend point cela.

Une femme passe par là :
 A ce mot de joie , elle pense ,
 (La femme a toujours là l'esprit !)
 Qu'il regrette la jouissance
 Des oreilles que Dieu nous fit.

Soudain , jusqu'aux pleurs d'être émue ,
 De donner l'argent qu'elle avoit :

Conte moi donc un peu le fait ,
Pauvre homme ! son état me tue.

L'aveugle raconte à l'instant ,
Comment la chose est venue. —
Quoi ! tu n'as perdu que la vue ?
Coquin , rends-moi donc mon argent.

LA MULE DU PAPE.

FRÈRES très-chers ! on lit dans *Saint Mathieu* ,
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne , & là lui dit : beau Sire ,
Vois-tu ces mers , vois-tu ce vaste Empire .
Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici ,
Rome la grande , & sa magnificence !
Je te ferai Maître de tout ceci ,
Si tu me veux faire la révérence.

Notre Seigneur , ayant un peu rêvé ,
Dit au démon que , quoiqu'en apparence ,
Avantageux le marché fût trouvé ,
Il ne pouvoit le faire en conscience ,
Ayant toujours oui dire en son enfance ,
Qu'étant si riche on fait mal son salut.

Long-temps après , notre ami *Belzebut*
Alla dans Rome. Or , c'étoit l'heureux âge
Où Rome étoit fourmillière d'élus ;

Le Pape étoit un pauvre personnage ,
Pasteur de gens , Evêque , & rien de plus.

L'esprit malin s'en va droit au St. Pere ,
Dans son taudis l'aborde , & lui dit : frere ,
Si tu voulois tâter de la grandeur ? —
Si j'en voulois ? oui , de par Dieu ! Seigneur.

Marché fut fait ; & voilà mon Pontife
Aux pieds du diable , & lui baissant la griffe.
Le Farfadet , d'un air de Sénateur ,
Lui met au Chef une triple Couronne :
Prenez , dit-il , ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien , vous aurez sa faveur.

O Papegai ! voilà l'unique source
De tous vos biens , comme savez ; & pour ce
Que le Saint Pere avoit en son tracas ,
Baissé l'ergot de Monsieur *Satanas* ,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire ,
Que l'on baissât la mule du S. Pere.

Or s'il advient que ces petits vers-ci ,
Passent ès mains de quelque galant-homme ,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher , s'il fait voyage à Rome.

LES DEUX RATS.

Au bon vieux temps, lorsque *Berthe* filoit,
Et que mainte bête parloit,
Mieux que ne font nos Docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine mitronne,
Un soir, comme elle pâtrifloit,
Se sentit vivement mordre par une puce,
Sur le bord de certain endroit,
Par où l'hermite frere *Luce*
Fit croire que d'*Agnès* un Pape sortiroit.
Sur le champ la mitronne adroite,
Surprit cette puce indiscrete,
La pressant, le col lui tordit;
Puis après sa besogne faite,
Auprès de son mitron elle se mit au lit.
Or, quand la puce elle avoit dénichée,
La pâte de ses doigts qui s'étoit attachée
Aux plumes de l'oiseau que je ne nomme pas,
Attira dans le lit deux rats,
Dont le nez fin l'avoit fleurée.
En tapinois, venus pour en tâter,
Ils commençoient à grignoter,
Quand le mitron sentant sa pâte bien levée,
Se mit en devoir d'enfourner.
Les rats le voyant se tourner;
L'un étourdi de peur, tremblant, tête baissée,
Dans le plus prochain trou brusquement se jeta,
Et l'autre auprès tapi resta.

Le mitron , besogne achevée ,
Se recoucha sur le côté.
Les prisonniers en liberté ,
S'enfuirent au grenier , à leur gîte ordinaire. . .
Les voilà se questionnant ,
L'un & l'autre se demandant
Comme ils s'étoient tirés d'affaire ?
Moi , dit l'un , j'ai donné dedans le pot au noir :
Je ne crois pas qu'on puisse avoir
Une plus risible aventure :
Je me suis fourré dans un trou ,
Où j'ai cru ma retraite sûre ;
Mais le maudit mitron m'a bourré tout son saoul ,
Avec je ne fais quoi qu'il pouffoit à mesure
Que pour sortir je voulois avancer ;
Il m'a coigné le nez , & m'a fait ce tapage ,
Tant que lassé du badinage ,
Ce gros & long je ne fais quoi ,
Prenant enfin congé de moi ,
M'a craché par mépris au milieu du visage.
Le vilain m'a presque aveuglé.
Et moi , dit l'autre , tout troublé ;
Dans l'encoignure d'une cuisse ,
Sans grouiller , m'étant cantonné ,
Témoin impatient d'un si rude exercice ,
Pendant qu'il te coignoit le nez ,
Avec sa cheville ouvrière ,
Qui te causoit tant de souci ,
Deux boules qui pendoient à son chien de der-
rière ,
Sans cesse allant , venant , coignoient mon nez
aussi.

LE FRANCISCAIN D'IMOLA.

UN Franciscain du Couvent d'Imola
Chez un Seigneur qui logeoit près de là ,
Couroit un jour. Sitôt qu'il s'éveilla ,
Pour oraison ses draps il barbouilla ;
C'étoit son us. Soubrette sur cela ,
Vient , & lui porte un ample chocola.
En la lorgnant le cafard l'avala ;
Puis pour acquit il la dépucela ,
Non sans effort , car le lit s'ébranla.
Madame accourt pour mettre le holà ;
Mais lui troussant & jupe & falbala ,
De prime abord , Moine la verrouilla.
Il redoubloit , quand M. Spinola
Entre. Le Pere à l'instant l'enfila
Droit par l'anus ; & trait pour trait , voilà
Un Franciscain du Couvent d'Imola.

LE SCRUPULE.

AU dernier Jubilé, *Tircis* eut un scrupule ,
Et pour s'en délivrer , alla dans la cellule
D'un vieux Carme des plus savans.
Mon pere, lui dit il, depuis quatre à cinq ans,
Je suis dans les *bonnes fortunes* :
Jeunes ou non , blondes ou brunes

Tout est bon pour mon cœur , ou du moins pour
mes sens.

Ce n'est tout , & j'y mets certaine différence :

Aux jeunes il n'en coûte rien ;

Leurs faveurs avec moi tiennent lieu de finances ;

Mais les vieilles en récompense ,

Me paient souvent cher deux heures d'entretien.

En six mois , j'ai tiré de la vieille *Emilie* ,

S'il m'en souvient , dix mille francs & plus ;

J'ai ruiné *Cloris* : & la laide *Julie*

Paya ma feinte ardeur de douze mille écus.

Or , dites-moi , mon très-révérend Pere ,

Puis-je , sans me damner garder tout ce bien-là ?...

Le Carme rumina long-tems sur cette affaire ;

Puis , voici comme il lui parla.

Toute peine , (dit-il) mérite son salaire ,

Et tout péché mérite châtiment.

Ainsi , je suis d'avis que vous gardiez l'argent

Des vieilles qui n'ont pu vous plaire ,

Et qui vouloient vous avoir pour amant.

Tandis que dans vos yeux feux de jeunesse brille ,

De la vieille traman prenez en sûreté :

Mais il faut que le bien retourne à la famille ;

Et si dans l'âge à lunette & béquille ,

Le penchant à l'amour vous est encor resté ,

Vous devez le rendre à la fille ,

Pour le prix qu'il vous a coûté.

LE JUGE FEMELLE.

DEUX bonnes sœurs d'un même Monastere ,
Etant un jour en devis familier ,
Se disputoient , qui plus du Cordelier
Ou du Feuillant avoit le caractère
Tel qu'il le faut pour dûment consoler
Jeunes Nonains de leur clôture austere :
Et sur ce point chacune d'étaler
Les *fi* , les *car* , importants de l'affaire.

Non loin de là , sœur *Clairette* cousoit ,
Moins attentive à ce qu'elle faisoit
Qu'aux *fi* , qu'aux *car* , dont elle entendoit faire
Descriptions , énergiques portraits ,
Dont ne laissoit échapper aucuns traits.
Si que desir en son ame vint naître
De les juger , & pour ce de connoître
Par elle-même & l'un & l'autre fait.

Pas ne resta ce desir imparfait ;
Car sur le champ , à *Jeanne* , à *Dorothée* ,
(Bien comprenez que ces deux sœurs étoient
Celles qui lors entr'elles disputoient.)

Pour juge offerte , & pour juge acceptée ,
Elle procede ; & dès le lendemain ,
On lui remet bonnes pieces en main :
Pièces , j'entends *Pex* de chaque sorte.

Un Cordelier , au teint brun , à voix forte ,
Dans ses habits négligé , sans éclat ,
Mais beau parleur , de sœur *Jeanne Avocat* ,
Vint le premier étaler sa science.

L'avant-propos fut court , sans apparat ;
Il passe au fait avec impatience ,
Et là-dessus tellement s'étendit ,
Qu'il occupa toute cette séance.
Point ne dormit le juge à l'audience ,
Ainsi que font maints des plus en crédit ,
Et pour pouvoir juger en conscience ,
Pas du plaideur un seul mot ne perdit.

Le lendemain , parla pour *Dorothée* ,
Blanc comme un lys *Pere Dom Thimothée* ,
De qui le teint toujours frais & vermeil ,
Sembloit pétri de lait & de sommeil ;
Pied fait au tour , jambe blanche & lissée ,
Se faisoit voir sous sa robe troussée.
Il débuta d'un air insinuant ,
Non comme l'autre , en torrent , en déluge ,
Et pour gagner la faveur de son juge ,
Avec adresse , il s'en va le louant ,
Puis aux raisons plus solides il passe ,
Qu'en son discours il mêle rarement ,
Mais qu'il agence avec si bonne grace ,
Qu'il vous en fait paroître abondamment.
Tout en ses mains prend un air de sublime ,
Œil , geste , voix , tout émeut , tout anime.
Si bien enfin la cause il fut plaider ,
Que sœur *Clairette* en balance , incertaine ,

Pour cette fois ne put rien décider ,
Et voulut bien encore avoir la peine ,
Avant porter un dernier jugement ,
D'examiner le fait plus amplement.

Autre jour pris , plaideurs de comparoître.
Avidement tous deux sont écoutés :
Mais tous les deux également goûtés ,
Doutes nouveaux chez le juge font naître.
Rien n'est conclu... Troisième jour on prit ;
Troisième jour qui rien ne détermine.

Pour trancher court , si bien nôtre héroïne ,
Des Magistrats les longs détails apprit ,
Tant trouva goût aux épices fréquentes ,
Qu'on lui payoit pour ses vacations ;
Car , sans compter les consolations
Que lui donnoient les langues bien-disantes
Des Avocats , maintes collations ,
Maints beaux présens (choses que la justice
Toujours aime) , lui venoient fréquemment :
A tout cela , dis-je , si doucement
S'accoutuma notre jeune novice ,
Que trois ans fut à tous les jours tenir
Longue audience , & souvent deux pour une ,
Sans que jamais sa lenteur importune
Pût se résoudre à ce procès finir.

Or , direz-vous , passe pour sœur *Clairette* ,
D'avoir trois ans pu tels plaids écouter :
Pour ce n'avoit que l'oreille à prêter ,
Et quelle oreille ! oreille toujours prête.

Mais les plaideurs , d'être ainsi tous les jours
Prêts à parler , & de traiter toujours
Même sujet , je ne le puis comprendre !
Quant à ce point , pas ne doit vous surprendre ;
Moines ne sont vulgaires Avocats ;
Point ne requiert leur féconde éloquence
Divers sujets , sujets de conséquence ,
Pour bien parler , pour faire long fracas :
En eux toujours ils ont fraîche ressource.
Comme pourtant il n'est si belle source
Qu'avec le tems on ne puisse épuiser ,
Leur éloquence enfin vint à s'user.

Le Cordelier , autrefois si rapide ,
Dont le discours toujours nerveux , solide ,
Ne s'attachoit qu'au fait tant seulement ;
Ores languit , recherche l'ornement :
Ja , du Feuillant la vive politesse ,
Tombe , & devient froide délicatesse ;
Plus de présens , plus de collations ,
Et moins encor de consolations !

Clairette , adonc , voyant que cette affaire
Ne rendoit plus , & voulant satisfaire
Les deux partis , enfin l'accommoda
A l'amiable. Entre eux elle accorda ,
Que plus étant le Cordelier solide ,
Plus le Feuillant gracieux & poli ,
Pour faire un choix de tous points accompli ,
Que ne laisât dans le cœur aucun vuide ,
Nonains devoient d'un de chaque façon ,
Entremêler tour à tour la leçon.

Ce qui fut dit , fut fait ; & pour la forme ,
Deux des meilleurs prit *Clairette* à l'instant ;
Sœurs *Dorothée* & *Jeanne* en font autant :
Puis l'Ordre entier reçut cette réforme.
Ainsi finit ce procès important.

L' U R I N A L.

RUSE , entregent , bons tours , habileté ,
Matois enfans de la nécessité ,
Prirent naissance en cette part du monde ,
Que la *Garonne* arrose de son onde.
Maints habitans sortent d'iceux climats ,
Pour ce qu' *Illec* , par étrange coutume ,
Les biens ne sont également partis ,
Si que de dix de même tronc sortis ,
Un seul a l'oie , & le reste a la plume.

Or , à Paris abondent de tout tems ,
Pauvres cadets traînant mauvaise chance :
Là , font valoir les merveilleux talens
Qu'eurent du Ciel pour chasser l'indigence,

Des tours par eux à cette fin ourdis ,
Je vais conter une galanterie ,
Un de ces coups heureusement hardis
Que le vulgaire appelle effronterie.

Un des madrés d'entre les *Cadedis* ,

Ces héritiers de leur seule industrie ,
Du tout privé des trésors de *Pluton* ,
Ceux de *Priape* en revanche eut pour don.

Or , il cherchoit avec gentes femelles ,
A trafiquer contre un bon coffre fort ,
De l'usufruit de son riche trésor :
Un tel appât offert aux plus cruelles ,
Les apprivoise autant que métal d'or.
Ja , ne seroit , pour certain , la première ,
A cetui don femme qui se rendroit ;
Aussi le gars du sien peu n'espéroit :
L'affaire étoit de le mettre en lumière.
A donc , pensa comment il s'y prendroit.

Es tems heureux du monde en son enfance ,
Lorsque régna sur terre l'innocence ,
L'homme n'avoit , honteux de se voir nu ,
Fait de vergogne encore une vertu ;
Embarassé n'eût pas été le Sire :
Tout son mérite au grand jour eût paru.
Ce tems n'est plus , j'ai regret de le dire !
Un voile épais maintenant étendu
Les confond tous ; si que n'osant paroître
Œil féminin n'y sauroit rien connoître.
Que pouvoit donc notre Gascon tenter ,
En cetui cas , pour se manifester ? . . .
Dire par-tout : je partage la gloire
Qui de *Lampsaque* illustra le héros ?
J'aurois pu même , aux amoureux travaux ,
Lui disputer le prix & la victoire :
Chez moi le sexe à su ce que je vaux ?

Corner sans cesse aux femelles oreilles ,
De si beaux faits , il auroit fait merveilles ;
Tel homme n'est , pour sur , leur ennemi.
Mais bons garans eût fallu de l'histoire :
Sur sa parole un Gascon ne faut croire ,
Qui sur ce point est Gascon & demi.

Le nôtre donc rêvoit à cet ouvrage ,
Profondément , cherchant quelque bon tour
Dans son cerveau , quand par le voisinage ,
Se promenant , il aperçut un jour ,
Non sans émoi , certaine Fayenciere ,
Au regard tendre , au maintien gracieux ,
Au teint vermeil ; une bouche & des yeux ,
Des libertés trébuchet ordinaire !
Fermes tetons , & taille faite autour ,
Vingt ans , sans plus. . . Quel âge pour l'amour !
Veuve pourtant : mais des veuves comme elle ,
Au gré de maints & des plus délicats ,
Sur ce chapitre , ont pour eux plus d'appas ,
Et valent mieux dix fois qu'une pucelle. . . .
De ce goût là je fais mainte raison.
Mais pour n'avoir sur ce point de querelle ,
Je n'entrerai dans la comparaison.

Revenons donc au fait de notre Belle.
Pour dernier lustre aux agrémens susdits ,
Elle joignoit encore la richesse ,
Notable point aux yeux du *Cadedis* ;
Par ce seul trait c'étoit une Déesse.
Ja , tel trésor dévorant dans son cœur ,
Son chaud desir pour fortune s'enflamme ;

Puis il s'enquit , de l'esprit , de l'humeur ,
Du caractère & du goût de la Dame.

Un sien voisin sur cela satisfit
De point en point à chacune demande ;
Dont il apprend que c'est une friande ,
Pour fait d'amour toujours en appétit ;
Qu'en tel repas onc ne fut plus gourmande.
Qu'au demeurant assez riche pour deux ,
Et méditant un second hyménée ,
Sa personne est seulement destinée
A Jouvenceau , bien taillé , vigoureux ,
A l'avenant ; qu'à ce trésor bornée ,
La Belle veut du sien faire un heureux.

A ce récit le compagnon tressaille ;
Puis dit tout bas : Parbleu ! je suis son fait.
Pour telle femme on ne peut , en effet ,
Mieux rencontrer : je suis une trouvaille !
Dans cet espoir , qu'accroît sa vanité ,
Tout pétillant du desir qui le pique ,
De notre veuve il court à la boutique.

Un garçon vient avec civilité :
Monsieur veut-il quelque chose du nôtre ?
On ne sauroit mieux trouver chez un autre . . .
Bien , mon ami : voyons premièrement ,
Un urinal : en as-tu de commode ? . . .
Oui-da , Monsieur , & des plus à la mode :
Tenez , voyez , choisissez seulement ;
Tous sont fort beaux , & d'un verre admirable.

Mais le Gascon sur chacun repartit :
Non ; trop petit , . . . encore trop petit !
De tous ceux-là nul ne m'est convenable :
Cherche un tuyau qui soit d'autre largeur.

Lors , le garçon : Je vous jure , Monsieur ,
Que ce sont là les plus larges qu'on fasse ,
Pour le présent ! examinez , de grace.

Le Cadedis , sans daigner repartir ,
Pour voir ailleurs , fait mine de sortir ;
Quand la Maîtresse , avec douce maniere :
Quoi donc ! Monsieur ne veut pas acheter ?
Au magasin si Monsieur veut monter ,
On trouvera peut-être son affaire.

Le vert galant ne demandoit pas mieux.
Il monte , il vole avec notre Marchande ;
Maint urinal elle parcourt des yeux ,
Pour en trouver un tel qu'il lui demande.
Lors , le galant vous l'arrête , tout coi. . .
Puis, brusquement, il lui montre... Eh bien ! quoi ?
Pour ce quoi là , détour m'est nécessaire ;
Tout droit ne faut aller dans ce mystère.

Il est aisé pourtant , si vous voulez ,
De deviner le *quoi* de cette affaire :
C'est ce *mérite* & ces trésors voilés ;
Voilés , je faux , & Dame Modestie ,
Pour cette fois ne fut de la partie ;
On la bannit : que dans le conte aussi ,

N'est-il permis de la bannir ainsi !
Ja , ne serois content à la torture...

N'allez plus loin chercher cet urinal ,
Dit le Gascon : en voici la mesure ;
Sur ce modele , avez-vous un canal ?
A cet objet soudainement saisie ,
Tant demeura notre veuve ébahie ,
Qu'un urinal qu'elle avoit en sa main ,
En fut cassé. Pour n'augurer en vain ,
Je ne dirai si la Dame entreprise ,
Pâma plus d'aise encor que de surprise.
Lorsque tels cas se passent sans témoins ,
Femmes je crois se révoltent bien moins :
Le public fait la meilleure partie
De leur pudeur & de leur modestie.

Quoi qu'il en soit , notre Belle passa
Légèrement sur une telle audace ;
Puis le galant , pour la forme , on tança ,
Sans menacer , sans sauter à la face...
Conclusion , qu'après un feint courroux ,
L'heureux Gascon fut bientôt son époux !

LA CULOTTE DU FLAMAND.

CHEZ Maître *Jean* (1), l'Italie & la France ,
Servent toujours de scène aux Contes des Cocus ;
Soit : ils y sont en abondance.

Mais n'en est-il qu'en ce pays sans plus :

Cocuage a-t-il là ses bornes ?

Ce seroit une erreur que de croire cela :

Tout climat , tout terroir est très-fertile en
cornes.

Oh : l'heureux plant que celui-là !

En voici qui viennent de Flandre :

Plus l'air en est grossier , mieux y pousse le bois.

Là même , l'Amour est grivois ,

Ainsi que vous allez l'entendre.

Il étoit à Bruxelles un assez gros Flamand ,
Brasseur de son métier , lourdaut de sa nature ,
Ivrogne quelque peu de sa complexion ,
Lequel avoit moitié de fort belle encolure ,

Et fine assez pour donner tablature ,

A des maris d'une autre Nation.

N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aven-
ture ?

C'est ce que fit un Officier Anglois ,
Blond , bienfait , tout doré , qui par cent beaux
endroits

S'insinua près de la belle.

(1) La Fontaine.

En moins de rien , nos Amans font d'accord ;
Donnant peu dans la bagatelle ,
Ton de *Cyrus* ne plaît aux gens du Nord.
Des moyens de se voir , pour un il en est mille ,
En ce pays sur-tout , la chose est très-facile.
Un jour arriva que l'Epoux ,
Et quelques-uns de ses confreres ,
En campagne eurent des affaires ,
Concernant leur métier. Les Brasseurs s'en vont
tous ;
Et leurs talons tournés , aussi-tôt rendez-vous
Au Cavalier blondin. Pour quand ? pour le soir
même.
Où ? l'on s'en doute bien : au logis de l'absent.
Le temps venu , comparoit le galant ,
Plein d'une impatience extrême :
Au reste , magnifique & beau comme un soleil.
D'abord , il voit un riant appareil ,
Buffet des mieux garnis , rôti tournant , nape mise ,
Linge d'un blanc , d'une beauté ,
Quand c'eût été pour un Prélat d'Eglise !
De tout ceci l'Anglois fut enchanté. . . .
Mais au milieu de tant de propreté ,
Brilloit par-dessus tout notre charmante hôtesse ,
En habit de combat , ornemens négligés ,
Bien entendus , avec délicatesse :
Pour les plaisirs quels charmans préjugés !
Sous une simple robe , ouverte , & sans ceinture ,
Un corset collé sur la peau ,
Et d'un sein rondelet conservant la figure ,
Sans fanfreluches , sans dorure ,
N'en paroissoit qu'encor plus beau.

Du haut de ce corset d'une blancheur extrême,
S'élevoient deux tetons encor beaucoup plus
blancs,

Fermes sur-tout, quoique flamands :
A peine en tout Bruxelles en étoit-il de même.

Bref, & la personne & l'habit,
Ne pouvoient qu'inspirer le plus vif appétit.

D'abord, par tendres embrassades,
Par des baisers & longs & savoureux,
Nos deux Amans expriment tous leurs feux,
Mieux qu'en discours en tel cas toujours fades.

L'Anglois, qu'amour sert à souhait,
Placé près du lit de la Belle,
Débute par tomber sur elle,

Et là goûte le vin, non celui du buffet.

Vous entendez, je crois, la métaphore?...
Ce coup lui parut bon, quoiqu'avalé soudain,
Quoique sablé. . . . de-là l'on fut à l'autre vin,
Lequel fut trouvé bon encore;

Et le souper servi, le reste alla son train.

L'Anglois but peu, la maxime en est sage;
L'excès du vin dans l'homme, est contraire à
l'ouvrage;

Mais dans la femme il n'en va pas ainsi :

La Brasseuse but davantage,
Et fit en femme sage aussi.

Quelque bonne que fût la chère,
Ce n'étoit pas le point principal de l'affaire :
Bacchus n'étoit qu'en second dans ce lieu ;
Il fit donc place à l'autre Dieu.

L'amour impatient de rentrer sur la scène,

Leur inspire un autre appétit ,
Fait la couverture , & les mène
Tout droit au lit.

O gens heureux , s'il en est dans la vie !

Qui ne vous porteroit envie ?

Enchantés par des nœuds que l'amour seul a faits

Une sécurité profonde

En redouble encor les attraits.

Vous jouissez des biens les plus parfaits :

Mais en est-il dans ce bas monde ,

Dont on puisse long-temps jouir ?

Et ne voilà-t-il pas , ô mortels misérables ,

Un contre-temps de tous les diables

Qui va les faire évanouir ?

Mille coups de heurtoir , frappés avec furie ,

Se font à peine entendre à nos Amans ,

Trop occupés dans leurs embrassemens.

On y joint une voix , qui jure , appelle , crie...

O Ciel ! c'est mon mari : cachez-moi , je vous
prie.

— Votre mari ? — C'est lui , c'est sa voix ,
je l'entends !

Vous autres fines gens de Paris ou de Rome ,

Prendrez d'abord ceci pour un tour de bon
homme ?

Mais ceux de son pays ne sont pas si rusés.

Quoique chez vous déjà les vieux tours soient
usés ,

Ils ne sont pas encor parvenus jusqu'en Flandre.

Voici le fait , & vous allez l'entendre.

Vous croyez bien que nos Brasseurs

N'allerent pas à jeûn entreprendre un voyage...
Déjeûnons , dit l'un d'eux , & prenons du courage

Nos chevaux en seront meilleurs.

Déjeûnons & dînons , dit un autre plus sage ;

C'est un repas & du temps qu'on ménage.

L'avis fut approuvé. Tout aussi-tôt , grand vin ,

Force santés : à toi , Compere.

On but ensuite à la Commere ;

Et puis , Compere , buvons plein ,

Cela raccourcit le chemin.

L'on s'échauffe , l'on réitere ,

Et voilà nos gens en bon train.

On fit tant , qu'à force de boire ,

On ménagea le temps jusques à la nuit noire.

On remit donc l'affaire au lendemain.

Or , adieu , maître *Jean* , bon soir maître *Grégoire* ;

Et voilà l'homme au logis revenu ,

Sans autre intention que d'épargner son gîte ,

Et de se coucher au plus vite.

L'Anglois surpris , se va cacher tout nu

Au premier coin. L'Epoux s'empare de sa place ;

En un moment déshabillé ,

S'endort , & ronfle , hélas ! sans prévoir la disgrâce

Par laquelle bientôt il sera réveillé. . .

La femme encor tremblante & blême

De ce retour hors de saison ,

Rappelle enfin ses sens & sa raison ,

Et s'avise d'un stratagème ,

Pour l'éloigner de la maison.

Soit que cela lui parût nécessaire ,
Pour faire évader son Amant ,
Soit que pendant l'éloignement ,
Elle sentît encor quelque profit à faire ;
Femme , dans l'amoureux mystère ,
D'invention manque très-rarement.
Celle-ci donc , se désespère ,
Se tourmente , gémit , feint un mal véhément ,
Implorant à grands cris le secours du dormant :
Je n'en puis plus à l'aide , je suis morte
(Se mit-elle à crier tout haut.)
Le moyen d'y tenir ? . . . il s'éveille en sursaut :
A qui diable en as-tu , de crier de la sorte ? —
Hélas ! en me hâtant de vous ouvrir la porte ,
Courant pieds nus , la colique m'a pris.
Là-dessus , redoublant ses cris ,
Il la croit tout de bon , rengaine sa colere ,
Et lui va chercher aussi-tôt ,
De certaine eau , secret de son Apothicaire ;
N'en cherchez plus ; j'ai tout usé tantôt ,
Mon cher ami ! si vous vouliez plutôt
Donner un coup de pied jusque chez le compere :
Est-il si tard , qu'il ne voulût ouvrir ?
Hélas ! je vous devrai la vie :
Depuis votre départ , dont je me suis saisie ,
Ce mal m'a beaucoup fait souffrir.
A force d'eau pourtant , j'étois presque guérie ;
Mais ce dernier malheur l'a si fort augmenté ,
Que j'en suis à l'extrémité.
Notre bon homme , à la tendresse ,
Déjà disposé par le vin ,
Touché de ce discours , se relève soudain ,

Étourdi de sommeil, de plaintes & d'ivresse.

Le voilà donc, à tâtons, sur le lit,

Cherchant comme il peut son habit

Dispersé d'étrange manière,

Piece de çà, piece de là.

D'aller chercher de la lumière,

Le mal presse ! . . . A la fin, il s'habille, & s'en va.

Dieu le conduise, & bien tard le ramene !

Voilà déjà sa femme saine :

De son retour on n'a pas grand besoin.

L'Anglois, alors, sort de son coin,

Cherche à son tour ses habits sans chandelle,

Prend ce qu'il trouve. Il étoit dans un cas,

Où de si près on n'y regarde pas.

Maints regrets cependant sont poussés par la

Belle ;

Bref, il partit, sans se faire prier ;

Mais non sans prendre encor le vin de l'étrier.

Retournons chez l'Apothicaire ;

Voyons ce qu'y fait notre Epoux.

Hélas ! ce qu'il faisoit naguere :

Il appelle, il heurte à grands coups :

De grace, ouvrez-moi, mon Compere,

Où ma femme est morte sans vous.

Pour or, ou pour argent, de l'eau pour la co-

lique !

Le Compere arrive aussi-tôt :

Plaint & console, en ouvrant sa boutique

Notre homme veuf ou peu s'en faut ;

Lui livre promptement sa liqueur souveraine.

Lui, la recevant d'une main,

Met l'autre à la poche soudain,

Qu'à trouver il eut quelque peine.
 Mais qu'est ceci ? dit notre homme trouble.
 Je pense, qu'en buvant, mon argent s'est doublé,
 Puis approchant de la lumière,
 Pour quelques *Patacons* qu'il y croyoit au plus,
 Trompé d'agréable manière,
 Il tire, & tire encor force beaux *Jacobus*,
 Monnoie autrement façonnée,
Shelings en quantité, mainte & mainte *Guinée*,
 Abondance de *Carolus* !
 Le Brasseur ne se tient pas d'aise.
 Il fouille de l'autre côté,
 Tire belle montre à l'Angloise,
 Riches joyaux pleins de beauté,
 Mignons étuis, gentille tabatiere,
 Tant que tout autre spectateur
 N'eût point jugé ceci les meubles d'un Brasseur;
 Encor moins notre Apothicaire,
 Fin goguenard, homme nullement sot,
 Qui souriant, sans dire mot,
 Fort attentif à l'inventaire,
 En perça d'abord le Mystere,
 Et sans beaucoup de charité
 Lui dit, en baissant la chandelle :
 Compere, la culotte est belle,
 Que t'auroit-elle bien coûté ?
 Le bonhomme y porte la vue,
 Et découvre à la fin le secret du trésor :
 Grègues de velours brodé d'or !
 O Ciel, aurois-je la berlue ?
 Ne dormirois-je pas encor ?
 L'étonnement lui ravit la parole :

Mais

Mais le malin Pharmacopole ,
L'interrogeant tout doucement ,
Lui fait tout au long rendre compte
Quand le mal a pris , & comment ?
L'autre , a tout répond bonnement ,
Insensible encore à sa honte :

Fait un détail exact de la nuit & du jour ,
Et du départ & du retour ,
Et des coups de heurtoir , & du trop long séjour
Qu'il avoit fait sur le pas de la porte.

Lors , notre Docteur éclairci ,
Lui dit , d'un ton railleur : ta femme n'est point
morte ,

Compere , je le vois d'ici.
Cette culotte est un symptôme ,
Qui m'assure de sa sante ;

Et d'ordinaire , elle renferme un baume ,
Duquel mon eau n'a pas la qualite :

Je ne pense pas qu'elle en chomme.

Au reste , te voilà fort bien ,

Par la ceinture & par la tête :

Tout a son ornement , il ne t'y manque rien.

Tant en dit à la pauvre bête ,

Si fort pinça le stupide animal ,

Qu'à la fin il sentit son mal ,

Et saisi de fureur , menaça la Chrétienne. —

Tout doux l'ami ! ne sois pas si fâché :

Le troc est bon , pourvu que l'on s'y tienne ;

Cette culotte au moins vaut autant que la tienne ,

Encore es-tu coiffé par-dessus le marché.

La pillule est fort bien dorée ;

Il faut l'avaler doucement :

Tome III.

H

Ignore tout, point d'éclaircissement ;
Quand l'aventure est enterrée ,
Elle n'est un mal qu'à demi.
Crois-moi , Compere , mon ami ,
Le vacarme que fait un mari difficile ,
Répand sa honte par la ville ;
Il n'est plaint de personne , au contraire , on en
rit.
D'ailleurs , il est des cocus plus de mille ,
Qui le font à moins de profit !
Le conseil étoit bon , notre homme le comprit ;
L'argent & les bijoux tempérèrent sa bile :
Et la culotte enfin , fut la lance d'*Achille* ,
Qui fit le mal & le guérit.

LE CATÉCHISME.

CERTAINNE Dame , en la foi bien apprise ,
Interrogeoit son Page à ce propos ,
Voulant qu'il sût à quel nombre l'Eglise
Avoit fixé les péchés capitaux.
Le Néophyte aussi-tôt dit , à quatre.
La Dame alors ripostant d'un soufflet ,
Dit : Apprenez qu'il n'en faut rien rabattre ,
Nous n'en avons déjà pas trop de sept.

L'HOSPITALIERE.

SŒUR Luce , jeune Hospitaliere ,
Pour un jeune convalescent ,
Sentoit tout ce qu'un cœur ressent ,
Dans l'accès d'une ardeur premiere.
Je laisse à penser la maniere ,
Dont fut servi l'Adolescent !
Mille soins font sur son visage ,
Renaître les plus belles fleurs ,
Et le brûlent de mille ardeurs ,
pour la belle qui le soulage.

Un matin donc qu'il se livroit
Au doux plaisir d'être aimé d'elle ,
Son jeune cœur en soupiroit.
Au moment , accourut la belle ;
Il en sentit croître son feu :
La nature , à l'amour fidelle ,
Dans le moment joua son jeu ;
Et pendant que l'Amant rappelle
La formule d'un tendre aveu ;
Mon cher enfant , s'écria-t-elle ,
Pour guérir ma crainte mortelle ,
Parlez : de quoi soupirez-vous ? . . .

Ià , sa voix craintive s'arrête ,
Et toute tremblante elle apprête
Sa main à lui tâter le pouls.

Hij

Mais que l'amour a de malice !
Qu'il fait bien conduire un dessein !
Le convalescent prend la main
De la secourable novice ,
Et la conduit , tout doucement ,
Où la santé se manifeste ;
Par un subit attouchement ,
Lui fait voir qu'il en a de reste.

La belle se déconcerta ,
Rougit de honte & de surprise :
Elle essaya de lâcher prise ,
Mais envain elle le tenta :
Son heureux Amant l'emporta.
Et pour prouver que son audace ,
A ses yeux devoit trouver grace ,
Voici ce qu'Amour lui dicta.

Chassez la frayeur ridicule ,
Que vous inspire un vain scrupule ,
Belle *Luce* ! & ne pensez pas
En jouissant de votre ouvrage ,
Faire de vos mains un usage ,
Qui déshonore vos appas.
Ces marques de convalescence ,
Je les dois à votre présence !
Mais vous devez à mon amour :
J'acquitte ma reconnoissance ;
Acquittez-vous à votre tour.
Nature , prépare une crise ,
Qui couronne votre entreprise :
Vous seule pouvez me guérir ;

Voulez-vous me laisser mourir ?
Sœur *Luce* , d'un si doux langage ,
Sentit la pressante douceur ;
Et l'amour dans son jeune cœur ,
En disoit encor davantage.

Son Amant , tout prêt d'être heureux ,
A l'aide de mille étincelles
Filles d'un desir amoureux ,
Lut dans ses humides prunelles ,
Qu'elle brûloit des mêmes feux . . . ,
D'un bras , qu'amour guide , il l'enleve ;
L'amour lui-même la souleve ,
Et tire le rideau sur eux.

LA BOUGIE DE NOËL.

A PISE , Ville d'Italie ,
Habitoit un certain nommé Dalcantaris ,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie :
Le fait n'est étonnant ; Italiens maris
Sont sujets , comme on fait , à visions cornues.
Celui-ci , galant autrefois ,
Savoit sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour , même les moins connues.
Pour mettre donc en sûreté
Son honneur , ou plutôt celui de son épouse ,
Ceintures de virginité
Vinrent d'abord s'offrir à son ame jalouse ;

Mais c'étoit peu pour lui. Les plus sûrs cadénats ,
Pour garder ce trésor , font en vain résistance.
Le drôle le savoit , & par expérience :
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.

Il joignit à cette ceinture ,
Vers l'endroit dangereux , deux lames de rasoir :
Deux ressorts les faisoient mouvoir ,
Et dès qu'on les lâchoit , refermoient l'ouverture.
Sa femme à peine eut reçu ce présent ,
Que , pour tromper sa méfiance ,
Elle en propose à son Amant
La dangereuse expérience.

Une nuit que , cédant aux charmes des pavots ,
Notre Argus , sur la foi de la chaste ceinture ,
Reposoit , si jamais on vit dans la nature ,
Un jaloux dormir en repos ;

L'Amant arrive : il court dans les bras de sa belle.
Par des baisers , on prélude un moment ,
Et las de ces faveurs qui croissent son tourment ,
Il en cherche une plus réelle.

L'inférieure machine arrête ses plaisirs ;
Mais sa main fait mouvoir le ressort qui s'oppose ,
Et découvre à ses yeux tout l'éclat de la rose ,
Dans le centre de ses desirs.

Le serpent qui tenta notre commune Mere ,
Se réveille d'abord à cet aspect charmant ,
Et leur fit inventer , dans cet heureux moment ,
Les moyens de se satisfaire.

Que ne surmonte point un amour violent ?
Des deux ressorts , la Belle en tenoit un , l'Amant
Retenoit l'autre ; & dans cette aventure
Le serpent , sans trembler , saisit la conjoncture ,

Et se plonge à l'instant avec vivacité ,
Dans le sein de la volupté.
A cette douce approche, on s'emporte, on s'oublie;
On est prêt à perdre la vie ;
On ne pense plus ; mais on sent ,
Et dans ce transport si puissant ,
Le serpent , au milieu de l'ardeur qui l'anime ,
Se voit la funeste victime
Des rasoirs échapés , & cet endroit si beau ,
Trône de ses plaisirs , en devient le tombeau.
Aux cris de l'homme , accourt la Soubrette trem-
blante :
Elle emmene l'Amant , tandis que son Amante ,
Ignorant du serpent les mortels déplaisirs ,
Jouit confusément de ses derniers soupirs.
A de si doux transports vient succéder la plainte ,
Qui fit bientôt place à la crainte :
Il falloit au plutôt retirer le serpent ,
Et l'embarras étoit comment ;
Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.
L'animal encor fuyeux ,
Ne sortit qu'avec peine , écumant de colere ,
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux ,
Sur le lieu de sa sépulture ,
Il fut question d'opiner :
Pour en conserver la figure ,
La Dame à l'embaumer paroissoit incliner.
La Soubrette disoit que ce seroit folie ,
Et que besoin n'étoit de l'enchâsser ,
Tels animaux étant communs en Italie ;
Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
Une vieille dévote en allant à l'Eglise ,

(Car c'étoit , m'a-t-on dit , Noël le lendemain)
Trébuche , & laisse échaper de sa main
La lanterne qu'elle avoit prise ;
Le hasard fit qu'à ses pieds le serpent
Tombe au moment qu'elle tâtonne ;
Pour sa bougie , elle le prend ,
Le met dans sa lanterne : ainsi Dieu n'abandonne
Ses serviteurs , dit-elle , & fait les secourir.
Elle arrive à l'Eglise , elle dit des premières ,
Ce que par cœur , elle fait de prières ;
Mais bientôt à son livre , il lui faut recourir.
Eile met sa bougie aux mains de sa voisine ,
Jusqu'à celles du Clerc , elle parvient enfin.
Il souffle sur la mèche , il se tourmente en vain
Pour l'allumer ; tant plus il l'examine ,
Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant.
Une veuve à l'Autel venoit à ce moment :
Qu'est-ce ceci , dit le Clerc ? Ah ! dit-elle ,
C'est un... Là les sanglots lui couperent la voix ,
Tant cet objet puissamment lui rappelle ,
Ce que la mort lui ravit autrefois.
Le Clerc alors comprenant le mystère ,
A d'autres , cria-t-il , d'une voix de courroux :
Cette bougie est faite à s'allumer chez vous ,
Mesdames , que chacun fasse son ministère.

LE COUREUR DE POSTE.

CERTAIN Cadet dont j'ignore le nom ,
Jeune Ecolier, sortant de Rhétorique ,
A dix-sept ans n'ayant barbe au menton ,
Pour des raisons qu'il n'est bon que j'explique ,
Par ses parens fut marié , dit-on :
On lui donna pour compagne chérie
Jeune tendron de même âge à peu près ,
Beau , fait autour & tout brillant d'attraits :
Ce fut Catin. Le Galant en sa vie
Rien n'avoit vu qui pût valoir Catin ;
Rien vu , je faux. Peut-être en son chemin
Avoit-il pu rencontrer fille ou femme ,
Qui bien prisée eût pu valoir sa Dame ;
Mais n'avoit su jusques-là , l'Ecolier ,
De près ni loin , le cas qu'un galant homme ,
L'usage enfin , sans se faire prier ,
Qu'un vert Galant qui ne va point à Rome ,
Pour faire un pape en dépit des Prélats ,
Chercher pardons ou pour telle autre affaire ,
D'une Beauté fait faire entre deux draps.
Qu'on m'en donne une , & je saurai qu'en faire ;
Qu'on me la donne , &c. Bref pour couper court,
Très-neuf étoit au joli jeu d'amour.
De son côté , si j'ai bonne mémoire ,
Dame Catin très-neuve étoit aussi ;
Mais en revanche , à ce que dit l'histoire ,
D'apprendre en peu faisoit son grand souci.

Les voilà donc tous les deux en ménage ;
Vous pensez bien qu'il n'y furent long-tems
Sans être au fait des jeux , des passe-tems
Et des plaisirs qu'on goûte en mariage ,
Lorsque l'on s'aime. Ils s'aimoient à la rage ;
L'Epoux sur-tout , l'autre s'en trouvoit bien.
Mais par malheur on vit en moins de rien
Et les transports & les feux du jeune homme ,
Pour ses péchés devenu trop savant ,
Au jeu fusdit que jeu d'amour on nomme ,
Se ralentit. A ce jeu le Galant ,
En vrai forçat , sans faire alte ni somme ,
De tout son cœur vaquoit soir & matin ;
Tant fut vaqué , tant caressa Madame ,
Qui de sa part , du meilleur de son ame ,
Vaquoit aussi , que mon petit lutin ,
Qui n'avoit pas un grand fonds de science ,
En quinze jours , faute d'expérience ,
Se vit réduit au bout de son latin :
Il resta court. Besoin n'est de vous dire
Et la surprise & l'embarras du Sire ,
D'avoir ainsi consumé son avoir
Comme un vrai sot , & de ne pas savoir
Si par hasard il étoit à l'affaire
Remede aucun. Ne sachant plus qu'y faire ,
Il consulta là-dessus ses amis ,
De jeunes gens qui pourroient avoir pris
Maîtresse ou femme ; il conta le mystere.
Un sien voisin s'offrit de le guérir ;
Mais cependant pourvu que de sa Belle
Il s'éloignât , quand elle eût dû mourir
De n'avoir pas son cher époux près d'elle.

C'étoit le *Hic*. Il y topa pourtant ,
Non pas sans peine. On l'instruisit comment
Près de sa Nymphé il lui falloit s'y prendre
Pour la tromper. Tu lui feras entendre ,
Lui dit l'ami , qu'un tien parent gisant
Au lit malade , un oncle , par exemple ,
Vieux & garçon , dont la fortune est ample ,
T'a demandé , feins le danger pressant ;
Et si tu veux pour le bien de l'affaire ,
Adroitement fais penser qu'il pourroit
De tous ses biens te nommer légataire ;
Sans différer qu'ainsi donc il faudroit
Devers cet oncle un voyage aller faire.
Soutiens la fourbe : ainsi fit le Galant.
De même pas il fut trouver sa femme ,
Du même conte il régala la Dame.
Catin le crut , du moins en fit semblant.
La femme n'est à tromper si facile ,
Et celle-ci n'étant pas imbécille ,
Pourroit fort bien s'être douté du cas.
L'Epoux s'en fut. Où ? chez l'oncle ? Non pas ;
Chez le voisin , qui dans l'instant entraîne
Du mieux qu'il put le dolent compagnon
Pâle & débile , & ne pouvant qu'à peine
Se soutenir , fort loin de sa maison ;
J'entends ici la maison du pauvre here.
L'autre en avoit une aux champs ; ce fut là
Qu'on descendit. Notre veuf y trouva
Nombre d'amis , bon vin & bonne chère :
De femme , point : c'eût été tout gâter ;
A tels oiseaux l'ami n'ouvrit sa porte ,
Croyant devoir en user de la sorte ,

Pour empêcher l'Epoux de s'y frotter.
De pareils jeux étoient au personnage
Fruit défendu ; le moindre badinage
N'étoit permis. Pas n'y devoit songer ,
Même la nuit , sans un très-grand danger.
A cela près notre Hôte à son malade
A pleines mains prodigua les plaisirs
Qu'on trouve aux champs. Il n'eut point de desirs
Qu'il ne remplit : le jeu , la promenade ,
Tout fut enfin permis , mais sobrement.
En moins d'un mois , avec cette recette ,
Le jeune Gars , remis de sa défaite ,
Grace à l'ami , se vit convalescent.
C'en est assez , & , malgré l'ordonnance
Du Médecin , il veut rentrer en danse ;
Il veut partir. Il s'échape en effet ;
Il prend la poste , & , laissant son paquet ,
Pique des deux , s'en va , revient au gîte.
A bras ouverts il est reçu chez lui :
Dès qu'on le voit , son épouse au plus vîte
Lui saute au col , en lui contant l'ennui
Et le chagrin qui dans tout le ménage
S'étoient glissés tant que l'autre en voyage
Avoit été. L'on soupe , il étoit tard :
On va coucher. J'ai su de bonne part
Que sur l'article un tant soit peu friande ,
Et n'aimant pas à jeûner , comme on dit ,
Dame Catin comptoit trouver au lit ,
Au moins de quoi tromper son appétit
Une heure ou deux. Mais ma foi la gourmande
En fut la dupe , & l'Epoux ne put pas ,
Quoiqu'il voulût , & qu'aussi la Galande

Le voulût fort , malgré tous leurs ébats ,
Avec honneur sortir d'un pareil pas ;
Soit que peut-être en étourdi le Site
S'en fût chez lui venu le grand galop ;
Ou bien aussi qu'il eût quitté trop tôt
Son Médecin : ne sachant trop que dire
A sa moitié , le pauvret s'en tira
Du mieux qu'il put. Excuse-moi , ma chere ,
Pour t'aimer trop , je me vois logé là ,
S'écria-t-il ; car j'ai , croyant bien faire ,
Couru la poste , en arrivant ici ,
Et la fatigue a causé tout ceci.
Ce compliment à l'autre ne plut guere ;
Bien il fallut pourtant que la commere
S'en contentât ; moitié figue & raisin ,
Elle avala cette pillule amere
En rechignant , & de très grand matin ,
Sortant des draps , où sans doute la Belle
N'avoit dormi , laissa mon paresseux
Se reposer. Au bout d'une heure ou deux
Du fond du lit Monsieur sort , il appelle
Sa chere Epouse ; elle étoit par hasard
Non loin de-là tout près d'une fenêtre ,
Où sans témoins elle revoit peut-être
A son malheur & boudoit à l'écart.
D'un air tout sot le Jouvenceau s'approche.
Vous noterez , s'il vous plaît , que tout proche
Cette fenêtre où vint notre écolier ,
Dans une cour étoit un poulailler.
Là , pour un coq on voyoit cent poulettes
Prêtes à rire & toutes gentillettes.
A la fenêtre en niaillant nos gens

Vinrent se mettre , & là ces deux enfans ;
Meilleurs amis , en contant des sornettes ,
Virent en bas le coq qui coquetoit
Près d'une poule , & d'une aile légère
En s'ébattant l'embrassoit , la quittoit ;
Puis revenoit , caracolloit , sautoit :
Mais , c'étoit tout ; car la fin du mystère
Ne s'achevoit , dont Monsieur se fâcha.
Qu'on jette à l'eau , dit-il , ce coquin-là.
Eh ! pourquoi donc ? reprit sa tourterelle ,
Qu'a-t-il donc fait ? Comment tu ne vois pas ,
Dit le mari , que , malgré son tracas ,
Cet effronté ne peut à sa femelle...
Tu m'entends bien ? Ah ! n'est-ce que ceci ?
Excuse-le , mon cher : peut-être aussi ,
Reprit Catin , prompte sur la riposte ,
Toute la nuit a-t-il couru la poste ?

AMANT DESSUS , AMANT DESSOUS.

Jadis au tems de Philippe le Bon ,
De tous plaisirs la Cour étoit l'asyle ;
D'un Magistrat de la Cité de Lille ,
Jeunes Seigneurs fréquentoient la maison.
Bien est-il vrai que son épouse gente ,
La jeune Alix , en étoit la raison.
Autre n'étoit autant qu'elle obligeante ,
Des soupirans elle avoit à foison.
Quoique l'Epoux fût homme difficile ,
Si le menoit sa femme par le nez ,

Et s'en faisoient maints bons contes en ville !
C'est des jaloux le sort d'être bernés.
Ainsi fut-il à bon droit , le bon homme ,
Comme le vais vous le conter en somme.
Madame Alix de ces femmes étoit ,
Comme on en voit , sans faire long voyage :
De deux Amans elle agréoit l'hommage ,
A divers tems ; l'un , puis l'autre écoutoit.
Comme au Palais , pendant la matinée ,
Dame Thémis son grave Epoux retint ,
Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée ;
Un certain jour à huit heures il vint.
Encore au lit la trouvant attournée ,
On peut juger qu'il ne resta de bout.
Bien plus grand Clerc en ce point qu'Hyménée ,
Amour régla cérémonie & tout.
Mais connoît-il ni regle ni mesure ?
Alix oublie , en si douce aventure ,
Que le tems fuit , qu'onze heures ont sonné ;
Et c'est le tems qu'à l'autre elle a donné.
Elle l'ouit qui frappoit à la porte.
Ah ! c'en est fait , ce dit-elle au premier ,
C'est mon époux. S'il vous voit , je suis morte ;
Vite montez en haut dans le grenier.
Lui d'y monter. Au survenant elle ouvre ,
Qui bien se doit croire le seul tenant ,
Tant est reçu de visage avenant :
Quand par un trou qu'en son grenier découvre ,
Celui d'en haut avec surprise voit ,
Au lieu d'époux , un autre Amant qu'elle aime ,
Ou tout au moins qu'elle traite de même.
Voyant le fait , à grand peine il le croit.

Mais quelle fut de tous trois la surprise,
Lorsque l'époux heurte & Et voici la crise :
Il faut ouvrir, Où mettre le second ?
Bien que le sexe en moyens soit fécond ,
Un seul s'offrit : sous le lit on le cache ,
Et puis on ouvre à l'époux attendant :
De quoi d'abord en entrant il se fâche ;
Puis son soupçon s'accroît, en regardant
Meubles foulés par l'enfant de Cythere.
» Voyez ce lit , & par quel accident
» Ces draps froissés » ? Alix à sa colere
Oppose un air dédaigneux & hautain.
» Vous méritez , dit-elle , une Catin ,
» Sur tels soupçons qui daignât vous répondre,
Lors y perdant le Juge son latin ,
Et ne trouvant assez pour la confondre ,
Elle triomphe , & le pouffoit à bout :
Il dit enfin , excédé par sa femme ,
Parlant de Dieu qu'à son aide il réclame :
» Un jour celui de là haut paiera tout.
A ce discours , l'homme au grenier s'écrie :
» Eh ! pourquoi donc moi tout seul, je vous prie ?
» Celui d'en-bas doit-il pas sa moitié ?
Reconnoissant la voix qui l'interpelle ,
Celui d'en-bas parut dans la ruelle :
» Sortons , dit-il , ami , tout est payé ;
» Notre présence ici n'est nécessaire.
Adonc sortit le couple favori ,
Qui laissa là la femme & le mari
Vuider le cas ; ce n'étoit leur affaire.

LE MIRLITON.

UN Capucin révoit dans sa cellule
Comme il pourroit fronder , dans ses Sermons ,
De ces cerceaux la mode ridicule ,
Dont on se sert pour enfler les jupons ;
Mais ce n'étoit pour lui chose facile ,
Car des paniers il ignoroit le nom ;
Quand par hasard en passant par la ville ,
Il entendit chanter le *Mirliton*.
Ho ! ho ! dit-il , Frere , à son compagnon ,
Ceci pourroit bien être notre affaire.
Je gagerois que ce terme nouveau
De ces jupons nous cache le mystere
Qui m'a si fort travaillé le cerveau.
Qu'en pensez-vous ? Me trompé-je , mon Frere ?
Par S. François , dit le Capucinet ,
On ne sauroit mieux rencontrer , mon Pere ,
Car que pourroit signifier ce mot ,
S'il ne marquoit cette mode nouvelle ?
Voilà , je crois , son véritable lot :
Le hasarder , c'est pure bagatelle.
C'est bien penser , dit le Pere au Frerot ,
Et pour le sûr , il ne sauroit déplaire ;
Onc il ne fut du langage vulgaire ;
De l'oublier je ne serai si sot ,
Et dès ce soir je le veux dire en chaire.
Il n'y faillit. On vint le convier
Chez des Nonains , théâtre de sa gloire ,

A leur donner un plat de son métier ;
 Et ce jour-là (ce qu'on a peine à croire)
 S'étoit formé très-nombreux auditoire.
 Pompeusement du beau sexe assemblé ,
 Par les paniers , le brocard étalé ,
 Fournit à point matière à l'éloquence
 De l'Orateur , pour tomber à souhait
 Sur son vain luxe & son extravagance.
 Il n'est besoin de citer trait pour trait
 Tout ce qu'il dit : mais le récit fidele ,
 De celui-ci , je crois , vous suffira ;
 Par quoi chacun du reste jugera.
 » Oui , s'écria , transporté d'un saint zele ,
 » Et sous son froc , le Moine s'échauffant ,
 » En ce tems-ci le désordre est si grand ,
 » Et tant on voit votre luxe s'accroître !
 » Vos *Mirlitons* , Mesdames , à présent
 » Sont grands trois fois plus qu'ils ne devroient
 » l'être.

LES PETITS BATEAUX.

Sous le manteau de Dame Hypocrisie ,
 N'a pas long-tems un Curé Baibichet ,
 Avec tel art aux regards se cacheoit ,
 Qu'eussiez pensé que c'étoit hérésie
 De soupçonner d'un péché véniel
 Notre Caffard. Si pourtant dans son ame ,
 comme en un four , le Diable Azazel

Entretenoit une paillarda flamme.
Que le bigot confessât volontiers
Femmes sans biens , laides ou décrépites ,
Ne le croyez ; mais dans tous les quartiers
Il choisissoit de gentes Sunamites ,
Avoit sur-tout , pour la fleur de quinze ans x
Propension vive & libidineuse :
De la cueillir bien connoissoit le tems ,
Ne le manquoit. Fillette curieuse
De petits riens , de bonbons , de volans ,
Etoit son fait : bientôt la charemite ,
Pour attirer la brebis au bercail ,
Vous l'engageoit à lui rendre visite ;
Bref dans sa Cure il se fit un Serrail.
Tel se montra ; qu'un Pere de famille ,
Entre les bras du diseur de Missel ,
Eût confié son épouse & sa fille ,
Plus volontiers qu'à Robert d'Arbrissel.
Les rendez-vous se passoient sans scandale ;
Sur des parens , des tendrons & du lieu ,
Point n'y prêchoit une austere morale ,
Par-ci , par-là quelques mots du bon Dieu ;
Et puis c'est tout. Mais le point nécessaire ,
Pour éviter les griffes du malin ,
Etoit d'user d'eau bien fraîche & bien claire ,
Et s'en laver le soir & le matin
Certain endroit , qu'au doigt faisoit connoître
A nos tendrons si neuves jusques là ,
Que ne savoient tout ce qui pouvoit être
De bien , de mal renfermé dans cela.
Mais par les soins du béat personnage ,
En peu de tems notre jeune troupeau ,

Non sans plaisir , fit un fréquent usage
De la leçon & du petit bateau
(C'étoit ainsi qu'on appelloit la chose)
Dix fois par jour se baignoit en pleine eau.
Le Papelard ensuite à porte close
Prenoit un ton plus tendre & plus sucré ,
Doucettement baisoit la Jouvencelle ,
Vérifioit . . . Et sitôt qu'à son gré
Propre au dehors il trouvoit la nacelle ,
Zeïe , ferveur à l'instant l'entraînoit
A nettoyer le dedans au plus vîte ,
Pour que Satan n'y vînt prendre son gîte.
Or devinez comment il s'y prenoit.

TELLE VIE , TELLE FIN.

Qu'ON ne dise point que l'homme
A la mort pense autrement
Qu'il pensa de son vivant :
Faites ces contes à Rome.
Moi , je soutiens hardiment
Qu'il meurt avec son penchant.
Le Poète meurt Poète ;
Le Médecin , Médecin ;
La Catin , toujours Catin.
En veut-on preuve complète ?
Ecoutez ce fait certain.
Par un Prêtre vénérable ,
Un vieux gouteux exhorté

Contre la griffe du Diable ,
Sur le Prêtre ouvre les yeux ;
Puis au lieu de Litanie ,
Et d'un ton vraiment pieux ,
Tout , en trépassant , s'écrie :
Grands Dieux ! qu'il étoit mouffieux !
Grand Dieu ! qu'elle étoit jolie !

LA FORTUNE DU DIABLE.

UN Diable s'en va par la Flandre ,
Criant qu'il enrichit les gens :
Chacun s'empresse de s'y rendre ,
Il y court nombre d'indigens.
Entre autres , un coquin de dire :
Fais-moi riche. Tu le feras ;
Mais pour l'être , il faudroit , beau Sire ,
Faire . . . tout ce que tu voudras.
Renie un Dieu : qu'un ? c'est vétille ;
Si tu veux , j'en renierai mille.
O l'honnête homme que voilà !
Après . . . Ne faut-il que cela ?
Rien plus : ça , dit le misérable
Ouvrant sa main , l'or je l'attends.
Tu vas l'avoir , répond le Diable ;
Mais d'abord donne-moi cent francs.

LE PORT DU SALUT.

UN gros Pater , par le somme surpris ,
Vint tout-à-coup à ronfler dans la Chaire ;
Puis en dormant à s'écrier : j'y suis ,
J'y suis... Où donc êtes-vous , dit un Frere ,
En l'éveillant ? Fourche de Belzébut !
Maudit fois-tu , répond le Moine en rut ;
Onc de mes jours n'avois fait plus beau rêve
Que celui-ci. Faut-il qu'il ne s'acheve !
Sans toi j'entrois dans le Port du Salut.

LE CARME ET LE DIABLE.

UN jour Satan voyageant par le monde ,
En son chemin un Carme rencontra.
Ça , compagnon , lui dit l'Esprit immonde ,
De cette bourse ou de ce Tendron-là ,
Fais vite un choix , opte. Le Moine opta
Pour le Tendron donné , croqué sur l'heure ;
Puis dans sa peau le Frapart ne demeure ,
Qu'il n'ait tiré la bourse adroitement.
En fait d'astuce , un Moine est admirable :
Le Carme eut donc & la fille & l'argent.
Qui fut le sot ? ce fut le pauvre Diable.

LA VEUVE INCONSOLABLE.

UN Carme étoit chez une veuve en pleurs ,
Et de son mieux sermonoit la matrone.
La rhétorique ayant semé ses fleurs ,
Le tout sans fruit , mon ribaud vous la prône ,
A la façon du soldat de *Pétrone* ,
Une , deux , trois , quatre , cinq & six fois :
Rien n'opéra. Donc le Moine aux abois ,
Sort en donnant telle pleureuse au diable.

Chacun s'enquiert : eh bien , *Pere Courtois ?...*
Cette femme est , dit-il , inconsolable.



ÉPIGRAMMES.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE *** ,

*En lui envoyant une Toilette de bois
de Sainte Lucie , sous le nom d'un
Capucin.*

MARTYR hélas ! sans être Saint ,
Capucin , sans être moins homme ,
J'offre , en bois , ce présent succinct ,
Faute d'or pour offrir la pomme.
Pour vous un feu qu'Amour on nomme ,
Me brûle nuit , soir & matin.
Par fois je dors ; mais de quel somme !
Il n'est pas connu du mondain !

N'ALLEZ la voir de près comme j'ai fait,
Ou votre cœur m'en dira des nouvelles.
Beauté n'est rien : son principal attrait
C'est cet air fin, ces graces naturelles,
Ce qui jadis entre trois Immortelles,
Fit dire à c'il qui les considéra,
Toutes les trois sont également belles ;
Mais c'est pourtant celle-ci qui l'aura.

C'EST trop peu que d'une amourette ,
Pour satisfaire à tous mes vœux :
A la Vestale , à la Coquette ,
Tout-à-tour je fais les doux yeux ;
Et c'est le sort le plus heureux ,
Où l'homme à mon gré puisse atteindre :
La Vestale allume les feux ,
Et l'autre sert à les éteindre.

LE Dieu d'Amour , un jour , en voltigeant ,
Vit la Bergere à qui je rends hommage :
Certes , dit-il , ce visage est trop gent
Pour n'en avoir une éternelle image.
Couleurs adonc il met en étalage ,

Pinceau mignon dont le charme ravit ;
Rien ne manquoit , pour commencer l'ouvrage ,
Fors une toile , & mon cœur en servit.

DO NT bien me fâche , au beau milieu du
cœur

Se porte empreint le portrait d'une Blonde :
Las ! c'est bonté ! puis après c'est rigueur !
Onc il ne fut humeur si vagabonde.
Autant vaudroit se reposer sur l'onde.
Or trop est trop : va-t-en , fuis , vole Amour ;
Pour elle , en moi , ne fais plus long séjour.
Fuis , te dis ? Ouais ! fuis donc ? Point de nouvelles !

D'où vient ceci ! je devine le tour :
Le feu de ses regards aura brûlé tes ailes.

*Pour l'envoi d'une Bague à
Madame B***.*

S'IL en faut croire un (1) vendeur d'oripeau
Dont l'Ausonie exalte la faconde ;
Par le moyen d'un merveilleux anneau ,
Du beau Médor , l'Amante vagabonde

(1) L'Arioste.

Disparoissoit aux yeux de tout le monde.
Gentil Amour, fais, en bon Négromant,
De celui-ci qu'il soit tout autrement;
Fais, dès qu'il est au doigt de ma Maîtresse,
Que tout le monde, excepté son Amant,
Oublié d'elle, à ses yeux disparaisse.

A M A D A M E
DE BOULLONGNE,

En lui envoyant une Lanterne.

SI le vieux Grec, que le Cynique on nomme,
En plein midi, la lanterne à la main,
Couroit Paris, criant : je cherche un homme !
On lui diroit : Ami, passez chemin :
Long-temps ici vous chercheriez en vain.
Mais s'il crioit : je cherche la sagesse,
Un esprit juste, une ame sans foiblesse,
Soit homme ou femme, il ne m'importe pas :
Lors d'Uranie, en lui donnant l'adresse,
On lui pourroit épargner bien des pas.

UN beau matin l'orgueilleux Cupidon ,
Voulant de cœurs faire moisson nouvelle ,
Prit son carquois , son arc & son brandon ,
Puis descendit de la voûte éternelle.
Mais vous voyant , il dit : J'en ai dans l'aile ,
Et suis sur terre inutile aujourd'hui.
Plus de beautés sont en cette Mortelle ,
Que je n'eus onc de traits en mon étui.

A L A B L. * * *.

LISE dit que je ne vois goutte ,
Et de mes mauvais yeux se moque à tout moment.
Lise, vous avez tort : pensez-vous qu'on en doute,
Depuis qu'on m'a vu votre amant ?

JE soupirois , devisant à par moi
Du fort félon qui par trop me rudoie.
Ami , d'où vient , dit Nanon , tel esmoi ?
Mes maux cuisans bientôt je lui déploie ;
Puis en parlant , je la vois qui larmoie.
O doux soulas ! Adieu détresse , ennuis !
Qu'à son vouloit Fortune me foudroie ,
L'amour me plaint , plus à plaindre ne suis.

NE laissant jamais rien sur table ,
Alix à Jeanne & son valet ,
Disoit toujours d'un air affable :
Faites-vous des œufs. On en fait :
L'œuf & l'Amour font leur effet.
Jeanne enfic. Alix entre en colere.
Au Diable aussi , dit la Commere ,
Soient les œufs frits , pochés , crevés !
A Jeanne on en a tant fait faire ,
Qu'à la fin Jeanne en a couvés.

CHEZ un Curé Margot se présentant
Pour y servir , demandoit triple gage.
Le Curé dit : quel prix exorbitant !
Vous êtes donc bonne à plus d'un ouvrage ?
Margot répond : j'entends peu le ménage ;
Mais à plaisir je mange , dors & bois ,
Et n'aime à faire œuvre de mes dix doigts.
Et dépensière , oisive & malhabile ,
Tu veux gagner toi seule autant que trois à
Oh ! disons tout , Monsieur , je suis stérile.

*EN envoyant à l'illustre CRÉBILLON,
un Exemplaire de ma Comédie des
FILS INGRATS.*

Tout de moi vous pese & vous choque :
Je n'ai plus espoir ni demi.
D'une amitié peu réciproque,
Adieu le nœud mal affermi !
Mais , malgré le fort ennemi ,
Mon hommage est tel qu'il doit être :
Ne pouvant le rendre à l'Ami ,
Qu'au moins je le rende à mon Maître !

A M. DE LA FAYE.

J'AI vu le point dont j'étois desiroux.
Malgré l'envie , & sa triste rancune ,
Enfin j'ai vu le vrai mérite heureux ,
Et ne manquant de récompense aucune :
LA FAYE a gloire , Amis , santé , pécune.
Or désormais , gens à plume ou pinceau ,
Avisez-y , quand peindrez la Fortune :
Elle y voit clair : peignez-là sans bandeau.

DANS un bon corps , Nature & Maladie
Etoient aux mains. Un aveugle vient là :
C'est Médecine , une aveugle étourdie ,
Qui croit par force y mettre le hola.
A droite , à gauche , ainsi donc la voilà ,
Sans savoir où , qui frappe à l'aventure ,
Sur celle-ci , comme sur celle-là ,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature (1).

UN Écrivain fameux par cent libelles ,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde , entre les Neuf Pucelles ,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le Bouc en si joli bercail ?
S'y plairait-il ? Penseroit-il y plaie ?
Non. C'est l'Eunuque au milieu du Sérail ;
Il n'y fait rien , & nuit à qui veut faire.

(1) Un Auteur Tragique du tems a bien voulu
me faire le plaisir de réformer cette Épigramme ,
& de l'insérer , dix ou douze ans après , dans le
Mercure du mois de Février 1772.

JE ferai peindre un Satire bien gras,
Nez applati, front sans pudeur aucune,
Queue au derrière, oreilles de Midas,
De Cerberus les trois gueules en une,
Mordant par tout, aboyant à la Lune.
Bref, en quarré deux morceaux de linon
Je ferai pendre au col du Compagnon,
L'ourlet bien blanc, & la toile bien bleue :
De prime abord, à ce portrait mignon,
Je gage, Abbé, que ton chien battra queue.

NYMPHES des bois, s'il vous rencontre un jour,
Ce beau Sylvain, que je veux faire peindre,
Ne fuyez point. Contre vous son amour
N'entreprend rien : vous n'avez rien à craindre,
Par courtoisie il pourroit pourtant feindre
Une algarade ; alors doublez le pas,
Pour feindre aussi : mais laissez-vous atteindre.
Vous le vertez dans un bel embarras !

QU'EN tout , Nature a bien veillé pour nous !
Qu'auroit-ce été , si le Serpent habile
Et venimeux , je le demande à tous ,
N'étoit pas né peureux , foible & reptile ?
Où fuirions-nous , si de la volatile
Il eût eu l'aile ? Et le même soit dit
Du venimeux & nuisible Zoïle ;
Qu'auroit-ce été s'il eût eu de l'esprit ?

CE bavard né dans le pays du cidre ,
Peut , je le fais , me chicaner cent ans :
Le mieux , d'abord , seroit d'étouffer l'hidre ,
Et je le puis. Vous seriez tous contents.
Mais m'en jouir est le but où je tends.
Satisfaisant d'un seul coup votre envie ,
Je m'ôteroïis un des beaux passe-temps
Qu'un bon railleur puisse avoir en sa vie.

A VIVRE en paix , nul ici-bas n'est maître.
Hélas ! qui peut mieux que moi le prouver !
Si bon , si doux que le Ciel m'ait fait naître ,
Ongles & bec il m'a fallu trouver ,
Contre un qui m'a les siens fait éprouver.

Le même advint au benin *Lafontaine* :
Il sommeilloit. La Discorde inhumaine ,
A son dortoir vint frapper un matin.
Il ouvre, elle entre , & lui pique la veine :
Il en cuist au maudit FLORENTIN.

LE H ! supprime tes fots écrits ,
Et tes libelles par centaines ,
Dont ta plume infecte Paris ,
Disoit un Sage à *Desfontaines* ?
Oui , bien qui pourroit. C'est mon pain !
Si faut-il que je vive enfin ,
Répond l'effronté Personnage.
Que tu vives ? En vérité
Ni moi , ni d'autres , dit le Sage ,
N'en voyons la nécessité.

QU'IL est sombre , livide est pâle !
Ah ! quel horrible accablement !
Un pauvre Agonisant qui râle ,
Paroît moins près du monument.
Un bel esprit assurément
Vient d'entrer à l'Académie :
Ou le Roi vient apparemment
De nommer à quelque Abbaye.

L'ÉCLAT des Quarante le blesse ;
C'est à ces glorieux Moutons ,
Que notre loup revient sans cesse.
Oh ! qu'il leur dirait bien : traitons !
Messieurs je changerai de tons ,
Pour peu que vous m'en veuillez croire.
Faites-moi part de vos jetons ,
Je vous laisserai votre gloire.

» J'OUVRE le temple de Mémoire :
» Oui , Messieurs , & sans vanité ,
» J'ai la clef dans mon écritoire.
» Je mene à l'Immortalité.
Vous ne dites pas vérité ,
Monsieur, l'homme ou le rat d'Eglise ;
Ou vous êtes comme Moïse ,
Qui , par des chemins peu frayés ,
Menoit à la Terre promise ,
Et qui n'y mit jamais les pieds.

QUAND Saint Antoine au fond de son désert
Offroit à Dieu son tribut de louange ,
L'esprit malin en singerie expert
Le lutinoit d'une façon étrange.
Qu'en revint-il au noir & mauvais Ange ?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu :
Nafarde , huée & cornes pour adieu.
Gentil Abbé , voici cas tout semblable :
Ici Louis est l'image de Dieu ,
Moi de l'Hermite , & toi (1) celle du Diable.

CHEZ un Evêque on étoit douze à table ,
Entre un Curé qu'on laisse-là debout ,
Confus , piqué , donnant tout bas au Diable
Les Convies , & le Prélat sur-tout ;
Quand celui-ci , pour le pousser à bout
Lui dit : Curé , que dit-on pour nouvelles ?
En savez-vous ? Oui , Monseigneur : & quelles ?
Ma truie hier mit bas treize petits.
Oh , c'est trop d'un , dirent nos gens assis ;
La mere en tout n'a que douze mamelles :
Qui nourrira le treizieme ? Ma foi ,

(1) Il avoit critiqué des vers que j'avois faits
pour le Roi.

Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode ! il fera comme moi ,
Il verra , seul à jeûn , dîner les autres.

Sur l'air de Joconde.

CONNOISSEZ-VOUS sur l'Hélicon
L'une & l'autre Thalie ?
L'une est chauffée , & l'autre non ,
Mais c'est la plus jolie :
Elle a le rire de Vénus :
L'autre est froide & pincée :
Honneur à la Belle aux pieds nus ;
Nargue de LA CHAUSSÉE.

*Contre le même , au sujet d'une de ses
Pièces qui n'avoit pas réussi.*

Sur l'air : L'Amant fidèle.

CHALEUR subite
Faisoit trop vite
Pousser le bled :
Monsieur Nivelles
A dit : qu'il gèle !
Il a gelé. (Bis)

MONSIEUR *Titon* (1), voici de la besogne !
 La Normandie a son Héros (2) chez vous :
 Autant en a mérité la Bourgogne (3).
Catiline part de l'un d'entre nous.
 Or sus , du bronze , en dépit des jaloux !
 Une figure encor à la Romaine ,
 Debout , hardie , ayant de Melpomene ,
 Au haut du front un beau rayon tout pur !
 Et n'ayez point de regret à la peine ,
 Car ce sera le dernier , à coup sûr.

Contre M. GRESSET (4).

EN France , on fait , par un plaisant moyen ,
 Taire un Auteur , quand d'écrire il assomme.
 Dans un fauteuil d'Académicien ,

(1) M. TITON , qui a élevé , en bronze , le monument du Parnasse François.

(2) CORNEILLE.

(3) CRÉBILLON. Nous étions brouillés , ce grand homme & moi , depuis dix ou douze ans , pour des mal-entendus.

(4) M. Gresset venoit d'être reçu à l'Académie Française , & M. Piron d'en être exclus ; il se vengea par cette épigramme , dont les premiers vers ont une application injuste , & dont les derniers ont été malheureusement une prédiction.

Iui quarantieme , on fait asseoir mon homme.
Lors , il s'endort , & ne fait plus qu'un somme ;
Plus n'en avez prose ni madrigal.
Au bel elprit , ce fauteuil est en somme ,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

*Contre M. GRESSET , qui avoit ab-
juré la Poésie entre les mains de
l'Evêque d'Amiens.*

DAMON pleure sur ses ouvrages ,
En pénitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages ,
Petits Ecrivains débauchés.
Pour nous , qu'il a si bien prêchés ,
Prions tous que dans l'autre vie ,
Dieu veuille oublier ses péchés ,
Comme en ce monde on les oublie.

Le Janséniste & le Moliniste.

EN posture de pénitent ,
Un Grivois , auprès d'un Jésuite ,
Etoit prêt d'avouer sa gaillarde conduite.
Le Pere lui dit ; mon enfant ,
Si le Seigneur vous-a fait *Moliniste* ,
Il m'est permis d'entendre votre cas :
Mais si vous êtes *Janséniste* ,
Point de confession . . . Non , je ne le suis pas.
Venez , Monsieur ; vous êtes donc des nôtres ?
Non ; je suis du parti qui se f... des deux autres.

Sur la mort de BOINDIN.

SANS murmurer contre la Parque ,
Dont il connoissoit le pouvoir ,
Boindin vient de passer la barque ,
Et nous a dit à tous , bon soir.
Il l'a fait sans cérémonie :
On fait qu'en ce derniers momens ,
On suit volontiers son génie . . .
Il n'aimoit pas les complimens.

Sur le Jubilé.

LE Jubilé m'ôte *Amarille* ,
Il me rend pour ami *Zoile*.
Il est fâcheux également ,
Quand il m'ôte & quand il me rend !

COUPLETS CONTRE L'OPÉRA.

Air : O gué lon lan la , lan lere , &c.

UN malheureux spectacle ,
Sans spectateurs ;
Un Orchestre qui racle ,
De fots Acteurs ;
Des tons faux , des gestes outrés ,
Des plaisirs poivrés :
Voilà l'Opéra.
O gué lon la , lan lere , ô gué lon la.

CONTRE M. FRÉRON.

Air : Tu croyois , en aimant Colette , &c.

CESSE de te mettre en colere ,
Contre ce médifant vaurien.
Laisse le dire ; ou fais le taire ,
Comme tu fais crier ton chien.

Sur le refus des Sacremens.

ST. *Christophe* de taille & gigantesque & forte ,
Portoit & reportoit , (nous dit-on) Jésus-Christ.
Mais le *Christophe* de Paris , (1)
Ne veut point le porter , ni souffrir qu'on le porte.

(1) M. l'Archevêque.

Sur le SUÉTONE de M. de la HARPE.

Plaisanterie de M. Piron.

DANS l'absence de mon valet,
Un Colporteur, borgne & bancroche,
Entra dedans mon cabinet,
Avec force ennui dans sa poche.
» Les douze *Césars*, pour six francs,
(Me dit-il » exquis, je vous jure !
» L'Auteur, qui connoît ses talens,
» L'a dit lui-même en son *Mercur*.
» C'est *Suétone* tout craché,
» Et traduit, traduit, Dieu fait comme !
» Ce sont tous les monstres de Rome,
» Qu'on se procure à bon marché.
» De ce recueil, pesez chaque homme ;
» Des Empereurs se vendent bien :
» *Caligula* seul vaut la somme,
» Et vous aurez *Néron* pour rien ».
Que cent fois *Belz'but* t'emporte !
(Lui dis-je, bouillant de fureur) :
Fuis avec ton auguste escorte ;
Et puis, de mettre avec honneur,
Ainsi que leur introducteur,
Les douze *Césars* à la porte.

Contre l'Abbé TERRASSON.

Conte épigrammatique.

ON dit que l'Abbé Terrasson ,
De Laws , & de la Motte apôtre ,
Va du Bord à l'Hélicon ,
N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
Pour avoir un léger prurit ,
Il se fait chatouiller la fesse :
Manon le fouette , il la caresse ;
Mais il b. . . . comme il écrit.
Un jour dans la cérémonie ,
On l'étrilloit , il frétilloit ;
Notre putain se travailloit
Dessus sa fesse raccornie. . . .
Entre Monsieur l'Abbé du Bos ,
Qui , voyant fesser son confrere ,
Dit , tout haut , approuvant l'affaire :
Fouettez fort ! . . . il a fait *Séthos* (1).

(1) Roman philosophique de l'Abbé Terrasson,

*SUR Madame la Marquise DE PRIE.**Air : De tous les Capucins , &c.*

SAINTÉ Genévieve & de Prie,
Patrones de la Monarchie ,
Ont un culte bien différent.
On obtient tout de la premiere,
(Dit-on) sitôt qu'on la descend :
Mais il faut monter la derniere.

LES TROIS ROUSSEAUX.*Air : De Blot.*

TROIS Auteurs que *Roussseau* l'on nomme ,
Par-tout , de Paris jusqu'à Rome ,
Sont différens ; voici par où :
Roussseau de Paris fut grand homme ,
Roussseau de Geneve est un fou ,
Roussseau de Toulouse un atome.

De M. DE CAUX, Auteur de la Tragédie de Marius, contre M. PIRON.

QUAND Timandre à Paris entonna la trompette,
Des rimeurs tels que toi le foible effaim trembla.
Dijon, au son de sa musette,
D'applaudissemens le combla;
Et Beaune en fut si satisfaite,
Qu'elle vint en ses mains remettre une houlette
Faitte du bois qui t'étrilla.

Réponse de M. PIRON.

FOIN de votre trompette & de mon flageolet:
Je donnerois pour rien mon paiement & le vôtre.
J'eus des coups de bâton, vous des coups de fiflet. . . .
Le dernier aux rimeurs fait moins honneur que
l'autre.

Sur le portrait de l'Abbé LE BLANC.

LA Tour va trop loin , ce me semble ,
En nous peignant l'Abbé *le Blanc* ;
N'est-ce pas assez qu'il ressemble ?
Faut-il encor qu'il soit parlant ?

*Sur la traduction des lamentations de
Jérémie , par M. D'ARNAUD de
Bacular.*

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
Se lamenta toute sa vie ?
C'est sans doute qu'il prévoyoit
Que Bacular la traduiroit.

Contre l'Abbé SALLIER, de l'Académie Française.

Pour être au rang de tes égaux ,
 Lorsque je brigue tes suffrages ,
 Tu me dis le peu que je vaux ,
Sallier , . . . & tu me décourages !
 Cependant , tous les avantages
 Que tes titres ont sur les miens ;
 C'est que chacun voit mes ouvrages ,
 Et qu'on ne voit jamais les tiens.

Contre l'Abbé DES FONTAINES.

PETITS Auteurs , pour être gras à lard ,
 Erigez-vous en censeurs téméraires ,
 Et remplissez de feuilles au hazard ,
 D'absurdités l'une à l'autre contraires ;
Chaubert & *Prault* païront vos honoraires ;
 Vous essuïerez quelques petits chagrins ,
 Serez par fois nazardés , pris aux crins ,
 Bernés , honnis : n'importe , vos bedaines
 S'arrondiront ; & d'Abbés *Pellegrins* ,
 Vous deviendrez des Abbés *Des Fontaines*.

Contre un Auteur bavard & gourmand.

INSPIRÉ par son appétit ,
Il plaît , amuse , divertit ,
Le matin lit son répertoire ,
Le soir à table emplit son sac.
Son esprit est dans sa mémoire ,
Et son cœur dans son estomac.

*Contre M. SEDAINE , Auteur du
Déserteur.*

D'AVOIR hanté la Comédie ,
Un Pénitent , en bon Chrétien ,
S'accusoit & promettoit bien
De n'y retourner de sa vie.
Voyons , lui dit le Confesseur ,
C'est le plaisir qui fait l'offense :
Que donnoit-on ? . . . le Déserteur. . .
Vous le lirez pour pénitence.

*À l'Académie Française, qui, en 1756,
n'avoit pas tenu de séance publique
le jour de Saint Louis.*

COQUETTE sans pudeur, fière de mille amans,
Femme à quarante époux, presque tous impuis-
sans,
Mère de quelques mots, régente d'orthographe,
En ton jour solennel tes autels sont déserts,
L'on ne t'adresse plus de prose ni de vers,
Et l'on n'est occupé que de ton épitaphe.

*Sur M. * * *, reçu à l'Académie.*

LORSQUE l'on reçoit Orante,
Pourquoi tant crier *haro*?
Dans le nombre de quarante,
Ne faut-il pas un Zéro?

Contre un Prédicateur.

MONSIEUR l'Abbé La Tour-du-Pin ,
Auroit dû , dit certain critique ,
Au lieu d'un rôle évangélique ,
Choisir le rôle d'*Arlequin*.
Point du tout , dit un autre Abbé :
Il auroit fait une sottise ;
Au théâtre , on l'auroit sifflé :
On ne siffle point à l'Eglise.

LES TROIS FOLIES.

J'étois sain de corps & d'esprit.
Bacchus en voulut à ma tête ;
Je bus , sa liqueur me surprit.
L'amour se trouvant de la fête ,
Je ne fis qu'entrevoir *Iris* ,
Et mon cœur à l'instant fut pris.
Buveur, Amant , double folie !
Il falloit pour être complet ,
Un seul grain de *Métromanie*.
M'y voilà . . . la rime est sifflet.

*Sur la suppression des feuilles de
MM. Fréron & l'Abbé de la Porte,
dans lesquelles on critiquoit les ou-
vrages nouveaux.*

FÉRON n'est plus, ni la Porte ; j'enrage ,
Dit l'autre jour un Sous-Fermier jouffu ;
Sur leur *visa* , je jugeois d'un ouvrage ;
Et j'opinois comme ils avoient conclu ;
Mais à cette heure , à moins d'avoir tout lu ,
Il faut plier sous le moindre adversaire ;
Et faute d'eux , lorsque l'ouvrage a plu ,
Comme un benêt l'admirer & me taire.

A l'Académie Française.

CENS de tous états , de tout âge ,
Ou bien , ou mal , ou non lettrés ,
De Cour , de Ville , ou de Village ,
Castorisés , casqués , mitrés ,
MESSIEURS les beaux esprits titrés ,
Au Diable soit la pétaudière ,
Où l'on dit à *Nivelle* : entrez ;
Et nescio vos , à *Molière*.

T R I O L E T.

GRACE à Monsieur *l'Abbé Ségui*,
MESSIEURS, vous revoilà quarante.
On dit que vous faites aussi
Grace à Monsieur *l'Abbé Ségui*.
Par la mort de je ne fais qui,
Vous n'étiez plus que neuf & trente :
Grace à Monsieur *l'Abbé Ségui*,
MESSIEURS, vous revoilà quarante.

A QUOI ressemble en un point,
Votre illustre Compagnie ?
Vous ne vous en doutez point,
MESSIEURS de l'Académie :
A la grande Confrairie,
Plus grande à Paris qu'ailleurs.
D'elle nos mauvais railleurs
Font d'un ton de Petits-Maitres,
Cent contes tous des meilleurs :
Puis finissent par en être.

LA *Condamine* est aujourd'hui
Reçu dans la Troupe immortelle :
Il est bien sourd. Tant mieux pour lui.
Mais non muet ; tant pis pour elle (1).

EFFRONTÉMENT la mort avoit mis bas
Un immortel (c'étoit un des Quarante),
Et malgré *Roy* (2), des gens ne trouvoient pas
De *Jetonier* la place indifférente.
Un Cavalier sur les rangs se présente :
Ensuite un Prêtre, un Franc *Abbé Cotin*,

(1) Cette Epigramme n'est que l'abrégé de celle que M. de la CONDAMINE fit lui-même, & qu'il publia la veille de sa réception à l'Académie Française. Remarquable témérité du Récipiendaire. La voici :

Apollon n'avoit plus que trente-huit Apôtres ;
La Condamine entre eux vient s'asseoir aujourd'hui.

Il est bien sourd ; tant mieux pour lui ;
Mais non muet ; & tant pis pour les autres.

(2) Le Poète *ROY* déclamoit d'assez mauvaise foi, contre les jetons, & crut tourner ces Messieurs en dérision, en les nommant *Jetoniers*.

Qui l'emporta tout d'emblée au scrutin.
 Je le crois bien : tenez , belles nouvelles !
 Pour lui , le Prêtre avoit une C... ?
 L'autre pour lui n'avoit que Neuf Pucelles.

BEATI PAUPERES.

UN pauvre Here (1) , enfant de l'Hélicon ,
 Gissoit mourant , à peu près sur la paille ;
 Et pour payer casse ou catholicon ,
 Dans son coffret n'avoit denier ni maille.
 Un gros (2) Banquier regorgeant de mitraille ,
 En même-tems étoit malade aussi :
 Guérissez-moi ! s'écrioit celui-ci ,
 Voilà de l'or. Chers enfans d'*Esculape* ,
 S'écrioit l'autre , en cas que j'en réchape ,
 Je vous promets au Pinde un beau loyer !

La Faculté vers ce lieu ne galope :
 En l'autre parc , elle aime à giboyer :
 Si que bientôt , de *Vernage* à *Procope* ,
 D'*Isez* à *Pouss* , & d'*Astruc* à *Boyer* ,
 Depuis le cedre enfin jusqu'à l'hylope ,
 A son chevet , notre veau d'or eut tout.
 L'art s'étala pour lui de bout en-bout.
 Le pauvret n'eut pour lui que la Nature.
 Qu'en advint-il ? Le pauvret est debout ,
 Et le Richard est dans la sépulture.

(1) PIRON.

(2) SAMUEL-BERNARD.

*A l'Auteur d'un Discours d'Éloquence
couronné à l'Académie.*

QUAND par cette Piece éloquente ,
A la couronne tu parvins ,
Fût-ce au jugement des Quarante ?
Fût-ce à celui des Quinze-vingts ?

A Pierre MAUPERTUIS (1).

TOISEZ le Ciel , éminent *Maupertuis* ,
Ou de Cybele applatissez la pomme ,
Et jusqu'au centre y faites un pertuis ,
Mais laissez-là des biens , des maux la somme ;
Ce long traité vous tue , & nous assomme.
C'est double meurtre : abandonnez des loins
Si malfaisans : n'écrivez plus , bon-homme.
Lors nous aurons déjà deux maux de moins.

(1) Sur son second *Traité du Bonheur* , ouvrage frivole & métaphysique , où ce grand Philosophe conclut que la somme des maux l'emporte sur celle des biens.

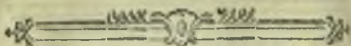
JEU DE MOTS.

QUAND le Ciel gronde , frere *Pierre*
Court à la cave se cacher.
Vous pensez qu'il craint le tonnerre ? . . .
C'est la tonne qu'il va chercher.

CHEZ un Evêque où dînoit *Boismorand* ,
Au Dieu Cornus , on buvoit à la ronde ;
Tout célébroit le los d'un Dieu si grand ;
Boismorand seul le blazonne & le fronde.
On le renvoie au Prélat qui le gronde.
Dans cet étang comme vous j'ai pêché ,
Dit-il , Seigneur ; c'est ce qui me désole !
Vous y gagnez , vous , un bon Evêché ;
Et je n'ai , moi , gagné que la vérole.

MA DERNIERE ÉPIGRAMME.

J'ACHEVE ici bas ma route.
C'étoit un vrai casse-cou.
J'y vis clair , je n'y vis goutte ;
J'y fus sage , j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage ,
Pour aller je ne fais où.
Adieu , PIRON , bon voyage.



INSCRIPTIONS.

Pour la Statue du Roi Louis XV.

DE ce Monarque aimé le regne mémorable ,
Des siècles à venir sera l'étonnement.
L'amour de ses Sujets posa ce Monument ,
Attendant que l'histoire en fonde un plus durable.

*Au bas d'une Pyramide dressée à Arci
sur Aube , à l'honneur de M. DE
GRASSIN , qui avoit donné 50000
livres pour rétablir le dommage
causé par un incendie.*

LA flamme avoit détruit ces lieux :
GRASSIN les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur , le bienfait , & la reconnoissance.

PORTRAIT DU DIABLE.

IL a le teint d'un rôti qui brûle ,
Le front cornu ,
Le nez fait comme une virgule ,
Le pied fourchu ,
Le fuseau dont filoit *Hercule* ,
Noir & crochu ,
Et pour comble de ridicule.
La queue au cu.



ÉPITAPHES.

De l'Abbé DES FONTAINES.

Sous ce tombeau git un Auteur ,
 Dont en deux mots voici l'histoire :
 Il étoit ignorant comme un Prédicateur ,
 Et malin comme un Auditoire.

De Jean-Baptiste ROUSSEAU.

Ci-git l'illustre & malheureux Rousseau ;
 Le Brabant fut sa tombe , & Paris son tombeau.
 Voici l'abrégé de sa vie ,
 Qui fut trop longue de moitié :
 Il fut trente ans digne d'envie ,
 Et trente ans digne de pitié.

De M. PIRON , par lui-même.

CI-GIT . . . qui ? . . . Peu de chose . . . Rien.
Partant , amis , si desirez connoître ,
Ce que ie fus è . . . Je ne voulus rien être ;
Je vécus nul , & certes je fis bien.
Car après tout , bien fou qui se propose ,
De rien venu , puis redevenant rien ,
D'être , ici bas , en passant , quelque chose !

Du même , par le même.

CI-GIT *Piron* , qui ne fut rien ,
Pas même Académicien.

*Pour M A C É , excellent Peintre en
Miniature, qui a fait graver, à ses
frais, la Galerie de Versailles.*

DU célèbre le Brun , sous ces riches lambris ,
Versailles renfermoit les chef-d'œuvres sans prix ,
Qui de Louis le Grand , nous retraçoient l'his-
toire.

Secondé du burin , MACÉ durant trente ans ,
Par des travaux d'un genre à triompher des
tems ,

Du Héros , & du Peintre étend par-tout la gloire.

De l'Abbé d'O L I V E T.

CI-GIT Maître Jobelin
Suppot du pays Latin ,
Juré-Piqueur de diphtongue ,
Rigoureux au dernier point ,
Sur la virgule & le point ,
La syllabe breve & longue ,
Sur le chevron contigu ,
Sur l'accent grave & l'aigu ,
L'u voyelle & l'v consonne ;
Ce charme qui l'enflamina ,

Fit sa passion mignonne ,
Son huile il y consuma ;
Du reste , il n'aima personne ,
Personne aussi ne l'aima.

De l'illustre CRÉBILLON.

TANDIS que l'Auteur de *Thieste* ,
De l'Olympe atteint le sommet ;
Tandis que la troupe céleste ,
Lui présente le calumet ,
Et qu'Hebé du tabac y met ;
Au Parnasse grand deuil on mène ;
Sur-tout la pauvre Melpomene ,
Qui ne va plus qu'à clochepié.
Terreur étoit de son domaine :
Ce ne sera plus que Pitié.

Du Genre - Humain.

L'Aurore ayant du jour entr'ouvert la barrière ,
Devançoit le Soleil , qui de près la suivit.
Mais quel étonnement , voyant la Terre entière ,
De ne plus y revoir personne qui les vît ?

L'Homme étoit disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il étoit sorti :

Un souffle le créa lui jadis & sa race ;
Un souffle aussi léger l'avoit anéanti.

Une haute Obélisque au sommet du Caucase ,
Terminoit & couvroit un vaste souterrain ;
Et Némésis venoit de graver sur la base ,
En chiffres infernaux , CI - GIT LE GENRE-HU-
MAIN.

La belle inscription pour le Grec hypocondre ,
Qui souhaita de voir tous les Humains détruits !
Que l'autre Misanthrope, & le Timon de Londre
Young à ses côtés coule d'heureuses nuits !

Moins rigoureusement jugeons la race Humaine,
L'Homme étoit vicieux , mais foible , peu sensé :
Et plus digne après tout de pitié , que de haine ,
Le Ciel s'en devoit moins tenir pour offensé.

Aussi deux beaux esprits admis dans l'Elisée ,
Moliere & Lucien , les Momus d'ici bas ,
Aux Hommes ont peint l'Homme un objet de
risée :

Les Hommes en rioient , mais le Ciel ne rit pas.

Il dit : qu'il ne soit plus. Et la terre est déserte.
Amour , dont elle fut l'empire en tous les tems ,
Tendre Amour , c'est à toi de réparer sa perte ,
Et de la repeupler de meilleurs habitans.

Sois nud , simple , joyeux , fidele , & sans ca-
price :

Loïn de toute imposture , exempt de tous for-
faits.

L'argent , l'airain , le fer amenerent les vices :
Ramene l'âge d'or , & qu'il dure à jamais.

*De feu M. ** , époux de Madame ** ,
veuve & pucelle.*

CY git le pauvre époux de l'aimable Sylvie ,
Qui , la première nuit , à sa tendre moitié ,
Ne donna pas signe de vie ;
Et de son sort digne d'envie ,
Fit un sort digne de pitié.

La Mariée au lit , demeura la future.

L'indigne Marié ne put ,
Par la plus cruelle aventure ,
A l'Amour payer le tribut.

Mais bientôt , malgré lui , le Ciel vengeur voulut
Qu'il le payât à la nature :
De honte & de froid il mourut.
Que la Dame étoit bien lotie !

L'Hymen , si l'on en croit le proverbe commun ,
A deux bons jours : l'entrée , & la sortie ;
Et , grace au trépassé , celui-ci n'en eut qu'un.
Tenez-vous-en , Sylvie , aux douceurs du veu-
vage !

Le soir , en vous couchant , faites votre examen :
Un peu d'amour & point d'hymen.
Que le Défunt vous rende sage
Et Dieu lui fasse paix ! Amen.

*Sous le Portrait de M. DE BROSSES
Président à Mortier du Parlement
de Dijon (1).*

MINISTRE de Thémis , FAVORI de Minerve ,
Plein des dons que le Ciel dispense avec réserve
Et qu'à peu de mortels on lui voit prodiguer.
A plus d'un juste encens DE BROSSES peut pré
tendre :

Il aime les Beaux-Arts , & fait s'y distinguer ;
Il aime la Justice , & s'occupe à la rendre.

(1) Aujourd'hui premier Président du même
Parlement.

Fin du troisieme Volume.



T A B L E

DU PREMIER VOLUME.

V I E de l' *A*uteur. Pag. v

É P I T R E S.

<i>A Monsieur le Marquis de L...</i>	1
<i>A Mademoiselle Chéré,</i>	6
<i>A Monsieur le Duc de Nevers,</i>	13
<i>A Madame de Bouliongne,</i>	19
<i>A Madame de Tencin,</i>	22
<i>A la même,</i>	29
<i>A la même,</i>	31
<i>A Madame de * * *,</i>	35
<i>A Monsieur le Comte de * * *,</i>	36
<i>Livry, ou le vrai Parnasse. A M. le</i> <i>Comte de Livry,</i>	39
<i>Au même,</i>	45
<i>Au même,</i>	48
<i>Épître Gauloise,</i>	50
<i>A Monsieur le Comte de Maurepas,</i>	52

<i>Au Prince de * * *</i> ,	pag. 14
<i>A Monsieur le Comte de Vence</i> ,	55
<i>A Monsieur le Comte de la M * *</i> ,	57
<i>Au chien de Madame * * *</i> ,	59
<i>Epître de Madame * * *</i> à Mon-	
<i>sieur * * *</i> ,	61
<i>A Madame de * * *</i> ,	62
<i>A M. le Comte de Saint-Florentin</i> ,	
<i>depuis M. le Duc de la Vrilliere</i> ,	64
<i>Au même</i> ,	70
<i>Au même. La Quenouille unique &</i>	
<i>merveilleuse</i> ,	73
<i>De M. Saurin, de l'Académie Fran-</i>	
<i>çoise</i> ,	77
<i>Reponse</i> ,	80

A L L É G O R I E S.

<i>Dans un poulailier, &c.</i>	83
<i>La Pincette</i> ,	87
<i>La Pépiniere</i> ,	91

O D E S.

<i>Bacchannales ou Orgies</i> ,	96
<i>A Mademoiselle de * * *</i> ,	110
<i>Ode Anacréontique</i> ,	111
<i>Stances à l'Amour</i> ,	112

Table.

159

<i>Stances ,</i>	pag. 114
<i>Les misères de l'Amour ;</i>	116
<i>Stances au Docteur Procope ,</i>	118
<i>Stances sur la mort de Mademoi- selle * * * ,</i>	120

POÉSIES SACRÉES.

<i>Le Temple de Saint Sulpice, Ode.</i>	122
<i>Le Jugement dernier, Ode.</i>	127

P O E M E S.

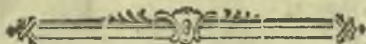
<i>Le Temple de Mémoire ,</i>	134
<i>Danchet aux Champs Élysées ,</i>	141

F A B L E S.

<i>Le Lion & la Fourmi ,</i>	158
<i>Le Roitelet ,</i>	162
<i>La Poule aux quarante Coqs ,</i>	164
<i>Le tonneau de vin & la bouteille d'encre ,</i>	165
<i>Les repréfailles des Animaux ,</i>	168
<i>La Noblesse ,</i>	171
<i>Le Goupil & la Poule ,</i>	172
<i>Le Cochon de lait & le Charlatan ,</i>	174
<i>La Tour & le Rocher ,</i>	176
<i>L'Avare & son Héritier ,</i>	ibid.
<i>Le Hibou & la Linotte ,</i>	178

Fin de la Table du Tome premier.

O ij



T A B L E

DU SECOND VOLUME.

II A Métromanie, Comédie. Pag. 1

POÉSIES DIVERSES.

<i>A Monsieur Jehannin,</i>	145
<i>A l'aimable V***,</i>	146
<i>Le bon partage,</i>	149
<i>Le Berger mal-adroit,</i>	150
<i>A ma bonne Amie,</i>	151
<i>Madrigal,</i>	152
<i>A la Princesse Héritaire de Suede,</i>	153
<i>A Madame de Boullongne la jeune,</i>	154
<i>Apostrophe amoureuse au Soleil,</i>	155
<i>A Mademoiselle le Couvreur,</i>	156
<i>A Madame Boullongne la jeune,</i>	158
<i>A une Dame,</i>	159
<i>Pour Mademoiselle Agnès Stromfeldt,</i>	161

Table.

161

<i>Pour Mademoiselle Tornflicht</i> ,	p. 162
<i>Pour Mademoiselle Louen</i> ,	ibid.
<i>Pour Mademoiselle de Sparre</i> ,	163
<i>Les Queues , vision de Binbin. A Monsieur le Comte de Livry</i> ,	ibid.
<i>A Monsieur l'Abbé le Gendre</i> ,	169
<i>A Monsieur le Comte de S. F.</i>	170
<i>A Madame la Duchesse de Luxembourg</i> ,	172
<i>Envoi d'une écritoire à Mademoiselle Q * * *</i>	174
<i>A Madame de Tencin</i> ,	ibid.
<i>A Madame la Duchesse de Luxembourg</i> ,	175
<i>Sur la Comédie de Mélanide</i> ,	176
<i>A Madame B * * *</i>	177
<i>Expérience</i> ,	178
<i>A Mademoiselle de Poix</i> ,	ibid.
<i>Placet à M. Mirey</i> ,	179

R O M A N C E.

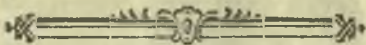
<i>Tout est bien comme il est</i> ,	180
-------------------------------------	-----

C H A N S O N S.

<i>Astruc</i> , &c.	188
<i>Vive notre</i> , &c.	189
<i>Prends ton</i> , &c.	190
<i>Amour</i> , &c.	191

Vénus, &c.	pag. 192
Dans quelle, &c.	193
Ce petit, &c.	ibid.
Célébrons, &c.	194
<i>Le Miroir,</i>	195

Fin de la Table du Tome second.



T A B L E

DU TROISIEME VOLUME.

C O N T E S.

<i>CONTE épigrammatique ,</i>	pag. 1
<i>Kosine , ou tout vient à point qui peut attendre ,</i>	ibid.
<i>La chaîne des événemens ,</i>	22.
<i>Dagobert ,</i>	ibid.
<i>Les deux tonneaux ,</i>	24
<i>Conte épigrammatique ,</i>	30
<i>Le Moine bridé , ou la bride ne fait pas le cheval ,</i>	ibid.
<i>L'amour filial ,</i>	36
<i>Le Moine défroqué ,</i>	ibid.
<i>Le nez & les pincettes ,</i>	41
<i>Etymologie de l'aze-te-f.....</i>	46
<i>Tirliberry ,</i>	49
<i>La Puce , ou la consolation des Nones ,</i>	53
<i>L'accommodement de la vérité & de la charité ,</i>	58

<i>Le Cocu vengé ,</i>	pag. 62
<i>La Femme charitable ,</i>	64
<i>La Mule du Pape ,</i>	65
<i>Les deux Rats ,</i>	67
<i>Le Franciscain d'Imola ,</i>	69
<i>Le scrupule ,</i>	ibid.
<i>Le Juge femelle ,</i>	71
<i>L'urinal ,</i>	75
<i>La culotte du Flamand ,</i>	81
<i>Le Catéchisme ,</i>	90
<i>L'Hospitaliere ,</i>	91
<i>La bougie de Noël ,</i>	93
<i>Le Coureur de Poste ,</i>	97
<i>Amant dessus , Amant dessous ,</i>	102
<i>Le Mirliton ,</i>	105
<i>Les petits Bateaux ,</i>	106
<i>Telle vie , telle fin ,</i>	108
<i>La fortune du Diable ,</i>	109
<i>Le port du salut ,</i>	110
<i>Le Carme & le Diable ,</i>	111
<i>La veuve inconsolable ,</i>	112

ÉPIGRAMMES.

<i>A Madame la Marquise de * * * ,</i>	113
<i>N'allez la voir , &c.</i>	114
<i>C'est trop , &c.</i>	ibid.
<i>Le Dieu d'Amour , &c.</i>	ibid.
<i>Dont bien , &c.</i>	115

Table. 165

<i>Pour l'envoi d'une Bague à Ma-</i>	
<i>dame B * * *</i>	pag. 115
<i>A Madame de Boullongne ,</i>	116
<i>Un beau , &c.</i>	117
<i>A la Bl. * * *</i>	<i>ibid.</i>
<i>Je soupirois , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Ne laissant , &c.</i>	118
<i>Chez un Curé , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>En envoyant à l'illustre Crébillon , un</i>	
<i>Exemplaire de ma Comédie des fils</i>	
<i>ingrats ,</i>	119
<i>A M. de la Faye ,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Dans un bon corps , &c.</i>	120
<i>Un Écrivain , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Je ferai , &c.</i>	121
<i>Nymphes des bois , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Qu'en tout , &c.</i>	122
<i>Ce bavard , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>A vivre en paix , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Eh ! supprime , &c.</i>	123
<i>Qu'il est sombre , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>L'éclat des Quarante , &c.</i>	125
<i>J'ouvre le temple , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Quand Saint Antoine , &c.</i>	124
<i>Chez un Évêque , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Connoissez-vous , &c.</i>	127
<i>Chaleur subite , &c.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Monsieur Titon , &c.</i>	126
<i>Contre M. Gresset ,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Contre le même ,</i>	128

<i>Le Janséniste & le Moliniste ,</i>	pag. 119
<i>Sur la mort de Boindin ,</i>	ibid.
<i>Sur le Jubilé ,</i>	130
<i>Couplets contre l'Opéra ,</i>	ibid.
<i>Contre M. Fréron ,</i>	131
<i>Sur le refus des Sacremens ,</i>	ibid.
<i>Sur le Suétone de M. de la Harpe ,</i>	132
<i>Contre l'Abbé Terrasson ,</i>	133
<i>Sur Madame la Marquise de Prie ,</i>	134
<i>Les trois Rousseaux ,</i>	ibid.
<i>De M. de Caux ,</i>	135
<i>Réponse de M. Piron ,</i>	ibid.
<i>Sur le portrait de l'Abbé le Blanc ,</i>	136
<i>Sur la traduction des lamentations de Jérémie ,</i>	ibid.
<i>Contre l'Abbé Sallier ,</i>	137
<i>Contre l'Abbé des Fontaines ,</i>	ibid.
<i>Contre un Auteur bavard & gourmand ,</i>	138
<i>Contre M. Sedaine ,</i>	ibid.
<i>A l'Académie Françoise ,</i>	139
<i>Sur M. * * * ,</i>	ibid.
<i>Contre un Prédicateur ,</i>	140
<i>Les trois Folies ,</i>	ibid.
<i>Sur la suppression des feuilles de Messieurs Fréron & l'Abbé de la Porte ,</i>	141
<i>A l'Académie Françoise ,</i>	ibid.
<i>Triolet ,</i>	142
<i>A quoi ressemble , &c.</i>	ibid.

Table.

167

La Condamine , &c.	pag. 143
Effrontément , &c.	ibid.
Beati pauperes ,	144
Al' Auteur d'un Discours d'Eloquence , couronné à l'Académie ,	145
A Pierre Maupertuis ,	ibid.
Jeu de mots ,	146
Chez un Evêque , &c.	ibid.
Ma dernière Epigramme ,	147

I N S C R I P T I O N S.

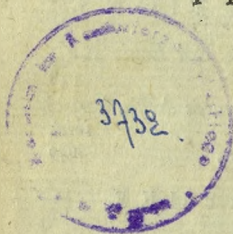
Pour la Statue du Roi Louis XV ,	148
Au bas d'une Pyramide dressée à Arci sur Aube , &c.	ibid.
Portrait du Diable ,	149

É P I T A P H E S.

De l'Abbé des Fontaines ,	150
De Jean-Baptiste Rousscau ,	ibid.
De M. Piron , par lui-même ,	151
Du même , par le même ,	ibid.
Pour Mace , excellent Peintre en Mi- niature , &c.	152
De l'Abbé d'Olivet ,	ibid.
De l'illustre Crébillon ,	153
Du Genre-Humain ,	ibid.

*De feu M. ** , époux de Madame ** ,
 veuve & pucelle , pag. 155
 Sous le Portrait de M. de Broffes ,
 Président à Mortier du Parlement
 de Dijon , 156*

F I N.



REPRODUCED FOR
 POLISH MUSEUM OF AMERICA
 BY DR. EDWARD C. ROZANSKI

64

